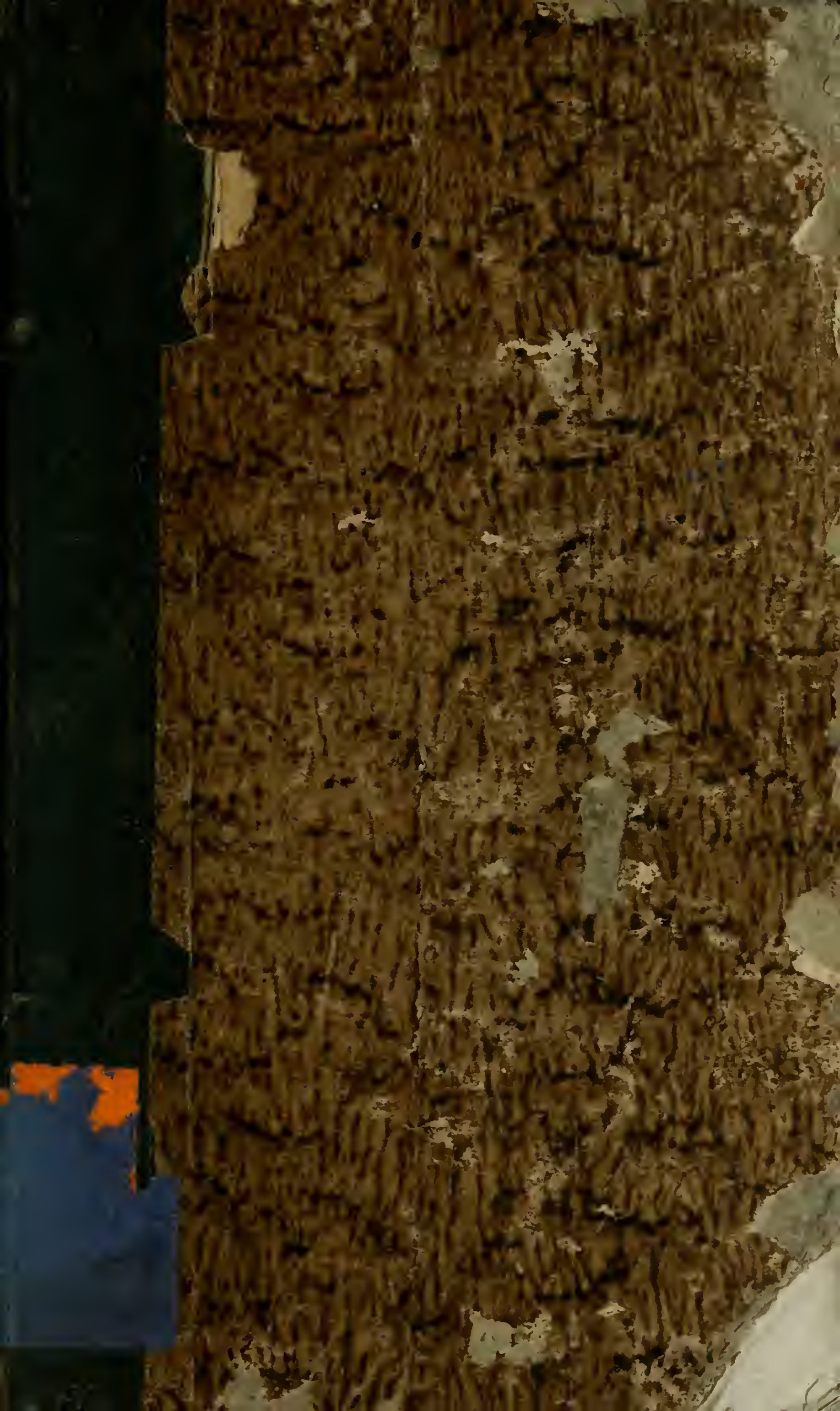
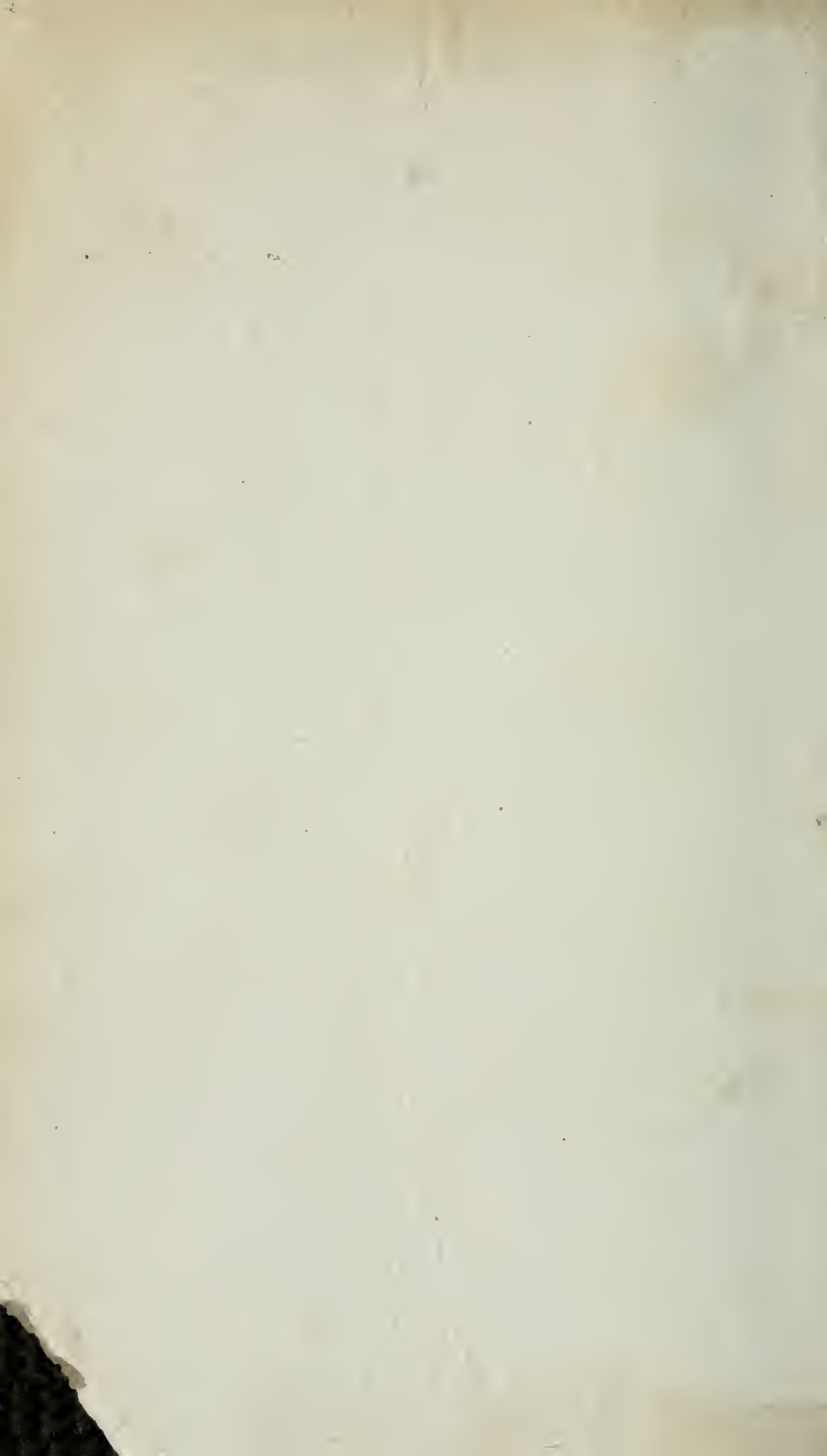








LES

MARIONNETTES

DU

DIABLE

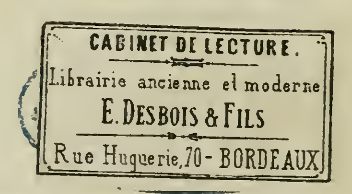
PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

auteur de

Les Viveurs de Province, la Maison Rose, l'Auberge du Soleil d'Or, la Reine de Saba, l'Épée du Commandeur, Mademoiselle Lucifer, les Amonrs de Vénus, le Château des Fantômes.

I



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LES

MARIONNETTES DU DIABLE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Annoncer un nouveau roman de l'auteur des *Viveurs de Paris,* des *Viveurs de Province,* et de la *Maison Rose,* c'est annoncer un nouveau succès. — L'immense popularité du jeune et brillant écrivain grandit chaque jour et son nom prend place désormais à côté de ceux de Balzac, de Soulié, de Sand et de Dumas.

Les *Marionnettes du Diable,* nous le croyons fermement, dépasseront la vogue méritée de tous les autres livres du même auteur. — Jamais en effet l'imagination puissante et dramatique qui a créé tant de types étranges et de situations émouvantes, n'a plus solidement tissu la trame vigoureuse d'un roman saisissant, passionné, bizarre, où des aventures d'une incroyable originalité se succèdent et s'enchaînent de façon à tenir le lecteur haletant de curiosité et d'émotion depuis la première page jusqu'à la dernière. — L'intérêt, poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites, ne languit pas un instant, et, par un heureux mélange, le rire se mêle aux larmes et la gaîté à la terreur.

Malgré son titre, le roman les *Marionnettes du Diable,* n'est pas fantastique. — Le prologue seul se passe dans le royaume de Satan. — Les marionnettes sont des hommes, et les ficelles à l'aide desquelles le Diable les fait mouvoir à sa guise, on le devine, ce sont les passions. — Avec une telle donnée le romancier devait faire un chef-d'œuvre. — Les lecteurs jugeront bien qu'il n'a point faibli à cette tâche.

LES ÉMIGRANTS

PAR

ELIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris,* des *Chauffeurs,* du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

PROLOGUE.

LA FEMME DE SATAN.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Train de plaisir pour l'enfer.

Les romanciers ont quelques privi-léges, et c'est heureux, car sans cela leur métier serait un odieux et triste métier...

L'un des plus charmants de ces privilèges — (mais celui-là n'est accordé qu'à ceux d'entre nous qui, à tort ou à raison, jouissent de la faveur du public) — l'un des plus charmants est de pouvoir à notre gré transporter nos lecteurs d'un bout du monde à l'autre, et de les trouver toujours prêts, toujours dociles, toujours contents...

— Prêtez l'oreille, — leur disons-nous, — et écoutez !...

Et ils écoutent...

— Suivez-nous !...

Et ils nous suivent...

— Nous allons vous montrer des choses merveilleuses, — nous allons vous raconter des histoires d'un intérêt inouï et d'une variété sans égale...

Et ils nous croient sur parole.

C'est la foi qui sauve !...

Bons lecteurs !... — heureux romanciers !...

Le moment est venu d'user de notre privilége avec plus d'audace que nous ne l'avons osé faire depuis le jour lointain dejà où le Diable nous mit lui-même une plume de fer entre les doigts en nous ordonnant de la tremper dans de l'encre bleue et d'écrire...

(Hélas ! .. plus de dix ans se sont écoulés déjà, et nous avons prouvé no-

tre soumission au moins deux cents fois, — à raison d'une fois par volume... — ceci soit dit entre parenthèses

Mais revenons à la preuve d'audace dont nous venons de parler.

Il ne s'agit rien moins que d'enfourcher un manche à balai, cet hippogriffe des sorciers, de prendre nos lecteurs en croupe et de nous transporter avec eux, par le chemin le plus court et le plus direct, dans le royaume de Satan.

— Horreur !! — s'écrient nos belles lectrices en jetant les yeux sur ces derniers mots, — eh ! quoi, cet impertinent romancier veut nous conduire en enfer !!...

— Parfaitement, Mesdames, et sans le moindre scrupule. — Je sais bien que, jeunes et jolies comme vous êtes, vous n'avez nul besoin de moi pour faire ce petit voyage, et qu'une foule de délicieux péchés mignons se disputent l'honneur de vous servir de guides et d'introducteurs... — aussi, c'est à

titre de faveur spéciale que je vous demande de vouloir bien aujourd'hui vous confier à moi...

Je vous promets d'ailleurs que nous ne resterons que fort peu de temps en enfer, et qu'au sortir de ce prologue nous redescendrons au plus vite sur la terre pour y rentrer dans la vie réelle...

Allons, Mesdames, décidez-vous...

Comment, si bonnes et si charmantes, refuseriez-vous d'accorder une

heure de confiance au romancier qui, si souvent, vous a fait rêver et sourire ?...

Vous consentez ?... — J'en étais sûr !...

Bravo et merci, Mesdames...

Nous partons... — Nous sommes arrivés... —

On se fait généralement l'idée la plus fausse et la plus absurde du Diable et

de son royaume, qu'on appelle volontiers le *royaume sombre*, ce qui est ridicule et contraire à toute vérité.

Les uns se figurent que l'enfer consiste en un gigantesque brâsier où d'immenses rôtissoires servent à la cuisson des damnés pendant des éternités tout entières, et où messieurs les démons retournent incessamment sur le gril les grands coupables et les pécheurs les plus endurcis. — Ceci soit dit sans la moindre intention de calembourg.

Cette croyance est fortement enracinée, et depuis longtemps, ainsi que le prouve une vieille chanson :

Oyez ceci, bonnes âmes !...
J'ai voyagé dans l'enfer.
Moloch, Sadoch, Lucifer
Allaient me jeter aux flammes
Avec leurs fourches de fer !...

* * *

Déjà prenait feu mon linge ;
Mon pourpoint était roussi ;
Mais, par bonheur, Dieu merci !...

Satan me prit pour un singe,

Et me lâcha ; — me voici !!...

D'autres se persuadent, de la meilleure foi du monde, que l'immortel poème du Dante a donné des Cercles infernaux une idée parfaitement exacte.

D'autres enfin sont imperturbablement convaincus que les décorateurs des théâtres de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu et du Cirque, ont copié d'après nature les splendides pandœmoniums qui nous montrent des four-

millements de diablotins et de diablesses, habillés de rouge et de noir, dansant, au bruit sonore des timbales, des grosses caisses, des tams-tams et des chapeaux chinois, au milieu de rochers d'acier bleuâtre illuminés par des flammes pourpres.

Rien de tout cela n'est exact.

Et, d'abord, où est l'enfer?...

Au centre de la terre, répondaient à cette question les docteurs du bon

vieux temps ; — et ils en donnaient pour preuve l'existence des volcans.

Selon eux, le Vésuve et l'Etna n'auraient eu d'autre rôle à jouer que celui de cheminées de la cuisine de Satan.

Cette opinion est spécieuse, mais nous refusons de nous y rallier, et pour cause.

Ce que personne n'a jamais su, nous le savons, et nous allons le dire.

L'enfer occupe en réalité cette mer-

1 2

veilleuse étoile qu'on appelle *l'étoile de Vénus* et qui brille d'un si vif et si pur éclat dans le firmament bleu.

•

C'est là que Satan règne et gouverne. — C'est de là qu'il descend sur la terre pour s'acquitter, avec un infatigable zèle, de ses fonctions de tentateur.

C'est là, enfin, que réside, dans un palais d'un fort bon style et très-convenablement amenagé, la diablesse aux doux yeux qui se nomme Eloa et qu les liens d'un mariage légitime unissent à messire Satan.

Car messire Satan est marié.

— Le saviez-vous ?

— Non.

Eh ! bien, nous nous estimons heureux d'avoir eu l'occasion de vous l'apprendre.

Nous reviendrons bientôt à cette haute et puissante dame, qui mérite, à plus d'un titre, de fixer notre attention...

Mais, avant tout, parlons un peu du

Diable lui-même, et redressons de notre mieux les erreurs de l'opinion publique sur le compte du roi, comme déjà nous venons de le faire, ou du moins de l'essayer, au sujet du royaume que nous nous proposons d'explorer bientôt.

La poésie, la peinture et la sculpture nous ont donné de l'ange déchu une innombrable quantité de portraits, remarquables sans doute à certains points de vue, mais presque tous défectueux par un manque absolu de vérité.

Les vers, le marbre et la toile ont reproduit à peu près invariablement l'image grandiose et terrible d'une sorte de titan foudroyé, au visage morne et fatal, aux longues aîles de chauve-souris armées d'ongles aigus.

C'est très-beau ; — mais c'est de la fantaisie.

Satan est meilleur diable que cela. — Sa physionomie offre une expression plutôt railleuse que sinistre ; — sa queue traînante peut passer pour une sotte in-

vention des moines naïfs du moyen-âge, et, s'il consent à porter sur le front deux petites cornes mignonnes, c'est uniquement afin de ne point humilier les autres maris.

Bref, dans la galerie de ses portraits, un seul nous paraît, sinon ressemblant, du moins reconnaissable ; c'est celui qu'a tracé Gœthe dans son Faust, et auquel il a donné le pseudonyme de Méphistophélès.

Ceci n'empêche point qu'un photographe habile qui se rendrait dans la

planète de Vénus pour y daguerréotyper Sa Majesté infernale, serait assurément le bien reçu et pourrait compter sur une récompense honorable. — Avis aux collaborateurs du soleil !...

Quel est l'âge de messire Satan ?

Cette question doit rester indécise et ne se peut trancher mathématiquement.

Evidemment, l'ange déchu n'est plus tout à fait jeune, car sa naissance re-

monte à une époque bien antérieure à celle de la création du monde.

Il nous semble facile de le prouver...

Lorsque Adam et Eve furent installés sur la terre, Satan avait atteint déjà l'âge viril, puisque ce galant séducteur mit à mal la première femme.

Supposons qu'il eut alors mille et quelques années, ce qui est vraisemblable, — il en aurait donc environ sept

mille aujourd'hui, mais il les porte gaillardement.

A peine lui donnerait-on quarante-cinq ans, tant il est bien conservé, — et quarante les jours de barbe.

Il est grand et mince, — un peu maigre, même, — mais cette maigreur ajoute à sa distinction.

Son front élevé porte à sa partie supérieure deux petites cornes d'or vierge que les cheveux cachent au besoin sous

leurs boucles abondantes et du plus beau noir.

Ses yeux grands et vifs dardent des regards qui n'ont que le tort de ressembler un peu trop à des éclairs, — mais cet inconvénient n'existe guère que la nuit.

La bouche fort belle, quoique sardonique, découvre, dans un sourire habituellement moqueur, des dents étincelantes et qui ne sont ni pointues ni écartées, ainsi que certaines gens en

ont fait courir le bruit par méchanceté pure.

La main du Diable n'offre pas la moindre trace de griffes, et se recommande au contraire par une extrême souplesse et par un moëlleux tout particulier.

Lorsque cette main saisit quelqu'un, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de lui faire lâcher prise, — moins à cause de sa force irrésistible qu'en raison de la douceur de son étreinte.

Les pieds de Satan sont longs et cambrés, nullement fourchus, et toujours chaussés avec une élégance irréprochable.

Cette élégance se retrouve non moins correcte et non moins complète dans les vêtements de Sa Majesté infernale, qui devance les modes et donne le ton aux *gandins* de son royaume.

Et, comment en serait-il autrement ?

L'enfer est peuplé de tailleurs et de

bottiers, — et aussi de couturières et de modistes.

Bijoutiers, gantiers, chemisiers, chapeliers s'y trouvent en colonnes compactes.

Satan et sa femme ont donc sous la main tous leurs fournisseurs ; — et, dans un temps donné, les vôtres et les miens iront grossir le nombre, — ami public, gardez-vous d'en douter !!...

Le Diable porte des bijoux, en grand nombre et du meilleur goût.

Il adore ces brillants et précieux hochets, — peut-être à cause du profit considérable qu'il en a toujours tiré pour la séduction des âmes féminines.

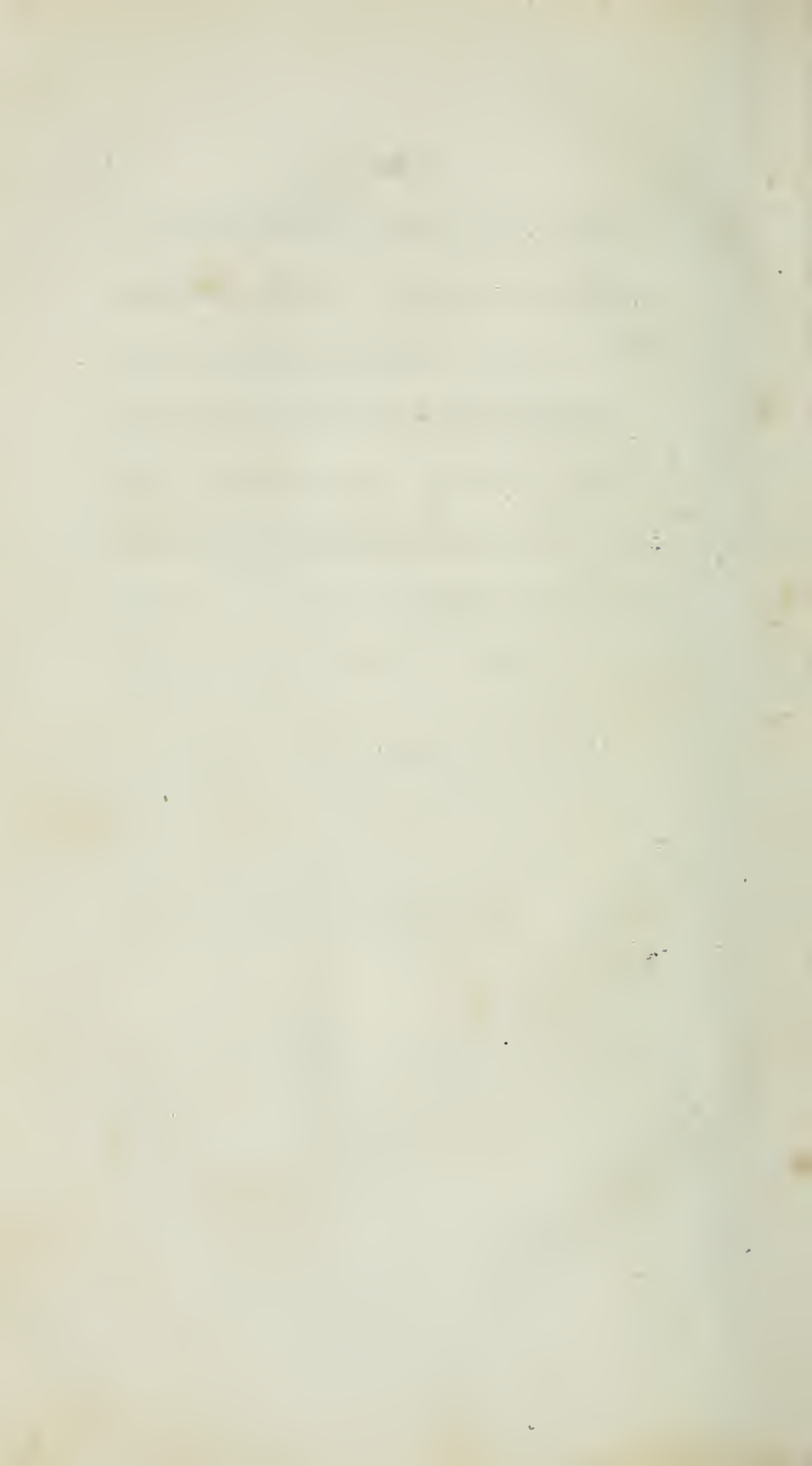
Les diamants, surtout, ont été de tout temps et seront toujours pour lui de fidèles et précieux auxiliaires.

Souvenez-vous de *Satan-Dumaine*, dans cette jolie scène du *Paradis perdu* que le charmant acteur jouait si bien.

Et, maintenant que nous avons tracé du héros de ce prologue un croquis

rapide, le moment est venu de dire quelques mots de la belle Diablesse Eloa ; — de raconter brièvement les circonstances de son union avec le monarque infernal, et enfin d'introduire nos lecteurs dans le palais royal de la planète de Vénus.

C'est ce que nous allons faire.



CHAPITRE DEUXIÈME.

II

La légende d'Eloa.

Voici la *légende* d'Eloa, non pas telle qu'un poète d'un gracieux talent, Alfred de Vigny, l'a écrite, mais telle que

nous l'avons trouvée dans un manuscrit espagnol du quatorzième siècle.

Nous respectons la forme naïve et originale de cette *saynète* et nous croyons que tout le monde nous en saura gré.

La scène se passe dans le paradis, un peu après la révolte et le châtiment des anges déchus commandés par messire Satan. — (Pour de plus amples détails, sur cette révolte et ce châtiment, voir le *Paradis perdu* de Milton.)

Le Maître est assis sur son trône

d'ivoire, dans une salle immense dont les piliers de diamants soutiennent une coupole de saphyr.

On entend une sonnerie de clairons, et l'archange Raphaël paraît à la tête d'une légion de séraphins vêtus de blanc et portant des épées flamboyantes.

Raphaël courbe la tête et les séraphins se prosternent.

LE MAITRE.

Archange Raphaël, approchez.

RAPHAEL,

(s'agenouillant sur la dernière marche du trône d'ivoire).

Seigneur, tout puissant, en qui résident toute lumière et toute gloire, voici votre serviteur à vos pieds...

LE MAITRE.

Archange, relevez-vous, et me répondez..

RAPHAEL (se levant).

Interrogez. Seigneur.

LE MAITRE.

D'où venez-vous avec votre légion ?

RAPHAEL.

De la porte du Paradis où j'étais de garde, et où l'archange Michel, général de vos armées, comme moi, vient de me remplacer avec les chérubins..

LE MAITRE.

Faites-moi votre rapport, archange Raphaël. .

RAPHAEL.

Nous avons été attaqués, vers le milieu de la nuit dernière, par une poignée de maudits qui prétendaient forcer notre consigne et pénétrer malgré nous dans l'enceinte sacrée...

LE MAITRE.

Vous les avez chassés et taillés en pièces ?.

RAPHAEL.

Oui, Maître, mais non pas sans peine..

LE MAITRE.

Qui commandait ces maudits ?

RAPHAEL.

Le roi des anges déchus... le plus terrible de nos frères tombés... Satan en personne... — Il pousse la bravoure jusqu'à la témérité et ne recule point devant nos glaîves de flammes...— Heureusement le général de votre artillerie nous avait confié son tonnerre. — Il n'a fallu rien moins que la foudre pour mettre Satan en fuite et sa cohorte en déroute...

LE MAITRE.

Les révoltes de l'archange déchu seront donc éternelles!!.

RAPHAEL.

Maître, pardonnez-lui, l'infortuné voudrait rentrer au ciel...

LE MAITRE.

Il n'y rentrera pas. — Il est condamné pour l'éternité! — Archange Raphaël, je suis content de vous. — Je

vous nomme chevalier de nos ordres...
—J'aurai soin que le brevet en soit expédié promptement par notre chancellerie et que vous en receviez les insignes...

RAPHAEL (se prosternant).

Que le maître soit béni!.... Clairons de nos séraphins, sonnez sa gloire! phalanges mélodieuses des anges féminins, unissez vos voix pour chanter ses louanges.

(Les clairons d'argent résonnent, — des voix de

cristal s'élèvent. — Le ciel se remplit d'harmonie, et, dans leur course vagabonde, les étoiles et les comètes s'arrêtent pour écouter avec ravissement.)

LE MAITRE.

Faites silence !!.

(Les trompettes et les voix se taisent. — Les astres errants se remettent à tourner dans l'immensité transparente.)

RAPHAEL.

Maître, avez-vous des ordres à donner à votre serviteur ?.

LE MAITRE.

Oui. — Faites-moi venir ici sans retard l'ange Ariel, surintendant de ma musique et directeur de mes concerts...

RAPHAEL (appelant).

Ariel !. Ariel !. Ariel !..

ARIEL,

(s'agenouillant au pied du trône).

Maître, le plus humble de vos sujets n'ose lever les yeux sur vous.

LE MAITRE.

Ariel, j'ai des reproches à vous adresser...

ARIEL.

Eh ! quoi, Maître, une note fausse ou quelque mélodie douteuse aurait-elle frappé vos oreilles divines ?

LE MAITRE.

Ce n'est pas tout à fait cela. — Votre musique est bonne. — Vos instrumentistes savent leur métier et vos chœurs

chantent avec ensemble... — Mais il manquait une chose essentielle aux derniers concerts que vous m'avez donnés... — Ne devinez-vous pas ce que je veux dire, Ariel?

ARIEL.

Non, Maître.

LE MAITRE.

Parmi les anges féminins qui psalmodient avec une si admirable perfection; il en est un dont la voix plus douce et

plus suave que toutes les autres, a des modulations qui me charment..

ARIEL.

C'est la voix d'Eloa, Seigneur, je n'en puis douter..

LE MAITRE.

Pourquoi cette voix que j'aimais à entendre est-elle devenue muette tout-à coup?

ARIEL.

Maître, Eloa ne veut plus chanter et s'obstine dans son silence...

LE MAITRE.

Qui donc ose avoir une volonté [illegible]
mes états?..

RAPHAEL.

Maître, soyez indulgent, c'est humblement prosterné devant vous que je vous le demande.. — La pauvre Eloa, je m'en porte garant, n'agit point dans une pensée de résistance à votre puissance souveraine.. — faites-la venir en votre présence et daignez l'interroger.. — elle est si changée, si pâle et si triste

qu'elle vous inspirera plus de pitié que de courroux..-

LE MAITRE.

De la tristesse chez moi !! — Que se passe-t-il donc ici?. — il faut que je le sache à l'instant.. — Appelez Eloa...

RAPHAEL (appelant).

Eloa !! Eloa !. Eloa !.

ELOA,

(s'inclinant devant le trône, mais sans s'agenouiller comme ont fait Raphaël et Ariel).

Seigneur, me voici...

LE MAITRE.

On m'apprend une chose étrange, Eloa, et que je ne puis croire sans effort. — On me dit que vous refusez de chanter dans mes concerts...

ELOA.

On vous dit la vérité, Maître..

LE MAITRE.

Ainsi, votre résistance est réelle ?.

ELOA.

Oui, maître.

LE MAITRE.

Savez-vous bien à quelle punition terrible vous vous exposez?.

ELOA.

Je le sais.

LE MAITRE.

Et vous bravez ma colère et cette punition?..

ELOA.

Je ne les brave point, Maître, mais je me résigne, et je courbe la tête devant elles... — Bannissez-moi de vos états.., je l'aurai mérité...

(Mouvement d'effroi parmi les anges et les séraphins. — Raphaël et Ariel s'éloignent d'Eloa avec épouvante.)

LE MAITRE.

Eloa, cette résignation à un châtiment dont la seule pensée frappe de terreur nos légions fidèles, cache un mystère

que je veux connaître... — Vous êtes triste, Eloa...

ELOA.

Oui, Maître, triste jusqu'à la mort!

LE MAITRE.

Tristesse éternelle, alors, puisque vous êtes immortelle?.

ELOA.

Oui, Maître, tristesse éternelle...

LE MAITRE.

N'êtes-vous pas heureuse dans ce séjour du parfait bonheur?

ELOA.

Je ne suis point heureuse.

LE MAITRE.

Pourquoi?

ELOA.

Parce que j'aime... et que mon amour est sans espoir..

LE MAITRE.

Qui a dit cela? — ignorez-vous donc que tout espoir réside en moi, et que s'il me plaisait de vous donner celui que vous aimez, fût-il un de mes archanges, fût-il l'un des généraux de nos milices, fût-il Raphaël lui-même, rien ne s'opposerait à votre félicité?..

ELOA.

Maître, celui que j'aime!, vous ne me le donnerez jamais!..

LE MAITRE.

D'où vous vient cette certitude?

ELOA.

Entre lui et moi votre main toute puissante a creusé des abîmes qu'elle ne comblera pas... — Vous ne me rapprocheriez de lui qu'en me chassant de vos états, et c'est une grâce formidable que j'ose à peine vous demander...

LE MAITRE.

L'ange que vous aimez, Eloa, qui donc est-il ?

ELOA.

Celui qui lutta contre vous... le roi des légions foudroyées... Satan...

(Le ciel tremble. — Le soleil se voile. — Les voix des anges et les voix des séraphins répètent dans l'immensité : SATAN !!)

LE MAITRE.

Malheureuse !!.

ELOA.

Punissez-moi, Maître, comme vous l'avez puni ! — Je suis coupable comme

lui.. — mon amour me rend sa complice !..

LE MAITRE (avec indulgence).

Eloa, j'ai pitié de vous..—Vous n'avez jamais péché contre moi. — Vous n'avez partagé ni l'orgueil insensé, ni les révoltes du maudit.. — Vous l'avez aimé quand il était encore le plus beau des anges fidèles.. — Cela vous était permis.. — Pourquoi donc vous en punirais-je?. — Je ne défends point les chastes tendresses et j'approuve le mariage entre les chérubins de sexe diffé-

rent.. — Aujourd'hui, par malheur, les circonstances ont changé... — Satan n'est plus digne de vous.. —Oubliez ce funeste amour, retrouvez votre bonne humeur et votre belle voix d'autrefois, et je vous promets la main de Raphaël mon archange favori...

ELOA.

Ce n'est pas Raphaël que je veux, c'est Satan !!.

LES ÉTOILES ERRANTES ET LES COMÈTES FUGITIVES.

Satan!!

LE MAITRE.

Eloa, encore une fois, reprenez votre cœur au démon !

ELOA.

Je le lui ai donné, Maître, et c'est pour toujours..

LE MAITRE.

Eh ! bien, souhaitez au moins de guérir votre mal et je vous viendrai en aide.. Je vous donnerai la force qui

vous manque, et, s'il faut un miracle pour cela, je le ferai..

ELOA.

Je ne veux pas guérir.. — Je veux souffrir.. — Cette souffrance est ma seule joie..

LE MAITRE.

Eloa, prenez garde que je n'exauce vos vœux impies en vous laissant libre d'aller retrouver le maudit?..

ELOA.

Oh! Maître, si vous faisiez cela,

l'éternité toute entière me semblerait trop courte pour vous bénir ! !..

LE MAITRE.

Eloa, vous ne réfléchissez point que celui qui s'est révolté contre son maître, ne pourra se soumettre à l'empire d'une femme.. cette femme fût-elle un ange.

ELOA.

Maître, lorsque le cœur est rempli d'amour, on ne sait pas réfléchir, on ne sait qu'aimer...

LE MAITRE.

Satan vous rendra malheureuse..

ELOA.

Eh bien, le malheur avec lui, plutôt que le bonheur sans lui !!.

LE MAITRE.

Je connais le maudit... je le connais bien, puisque c'est moi qui l'ai créé.. — il est incapable d'attachement et de

constance.. — ses infidélités vous feront cruellement souffrir..

ELOA.

L'amour ne recule point devant la souffrance...

LE MAITRE.

Vos griefs contre lui deviendront bientôt si nombreux que vous finirez par le haïr.

ELOA.

Maître, quand on aime, on pardonne..

LE MAITRE.

Songez, Eloa, qu'une fois sortie de mes états, ce sera pour n'y rentrer jamais !.

ELOA.

Comment souhaiterais-je y rentrer, puisque celui dont je veux partager le sort en est banni pour l'éternité toute entière ?..

LE MAITRE.

Je devrais m'irriter et vous maudire. — mais, malgré moi, tant d'amour me

touche.. — D'où vous vient cette immense tendresse pour l'archange déchu ?

ELOA.

De ce qu'il est malheureux, Maître.

LE MAITRE.

Eloa, vous êtes une âme charmante, et c'est par pitié pour vous-même que je voudrais vous empêcher d'accomplir ce sacrifice..

ELOA.

Maître, une âme comme la mienne

trouve dans le sacrifice des joies que rien ne saurait lui donner...

LE MAITRE.

Allons, vous avez réponse à tout.. — — Je ne veux pas vous contraindre à être heureuse malgré vous.... — Je cède...

ELOA.

Quoi, Maître, vous me laissez libre?...

LE MAITRE.

Oui.. — libre de vous perdre à jamais, pauvre ange de lumière volontairement déchu... *(élevant la voix)* Légions de mes fidèles, célestes milices, archanges et séraphins, vous tous qui remplissez les espaces, courbez vos têtes, voilez vos fronts et pleurez... — L'une de vos sœurs vous quitte pour aller au démon....

LES ARCHANGES ET LES ANGES.

Malheur !!. trois fois malheur !!.

ELOA.

Bonheur ! bonheur ! je suis à lui !!

LE MAITRE.

Portes, ouvrez-vous .. laissez sortir l'insensée qui s'envole !.. — Vigilantes sentinelles, écartez de son chemin vos épées flamboyantes... laissez passer la femme de Satan !..

LES ARCHANGES ET LES ANGES,
(avec épouvante).

La femme de Satan !!..

(Les astres s'entrechoquent dans l'espace, — les anges se prosternent au pied du trône d'ivoire —les ténèbres couvrent le monde.)

ÉLOA (déployant ses ailes).

Mon bien-aimé, me voici.. — Je suis à toi... — je suis à toi pour l'éternité...

LES ECHOS DU CIEL.

Pour l'éternité !!.

LA VOIX DE SATAN.

Tu as tardé bien longtemps, Eloa ! —

Vrai, je ne t'attendais plus et je te croyais infidèle...

ELOA.

Infidèle, moi !!. — Moi qui sans un regret abandonne le ciel pour venir te rejoindre !!. — oh ! Satan, voilà un mot bien cruel et qui me brise le cœur...

LA VOIX DE SATAN.

Allons.. allons, je plaisantais. — Pas de larmes surtout ! — Te voici, sois la bienvenue... — Je t'épouse, et si tu n'es point heureuse avec moi, c'est que tu y

mettras de la mauvaise volonté !. — Et vous, mes sujets, réjouissez-vous !. — votre roi se marie ! — Vive la femme de Satan !!.

LES VOIX DES ANGES DÉCHUS.

Vive la femme de Satan !!.

LES ÉCHOS DE L'ENFER.

Vive la femme de Satan !!.

(Les ténèbres deviennent plus épaisses. — Les nuées s'entassent entre le ciel et l'enfer, — la foudre éclate.)

LES ARCHANGES ET LES ANGES.

Gloire au Maître tout-puissant, et malheur, malheur aux maudits !

LA VOIX DE SATAN.

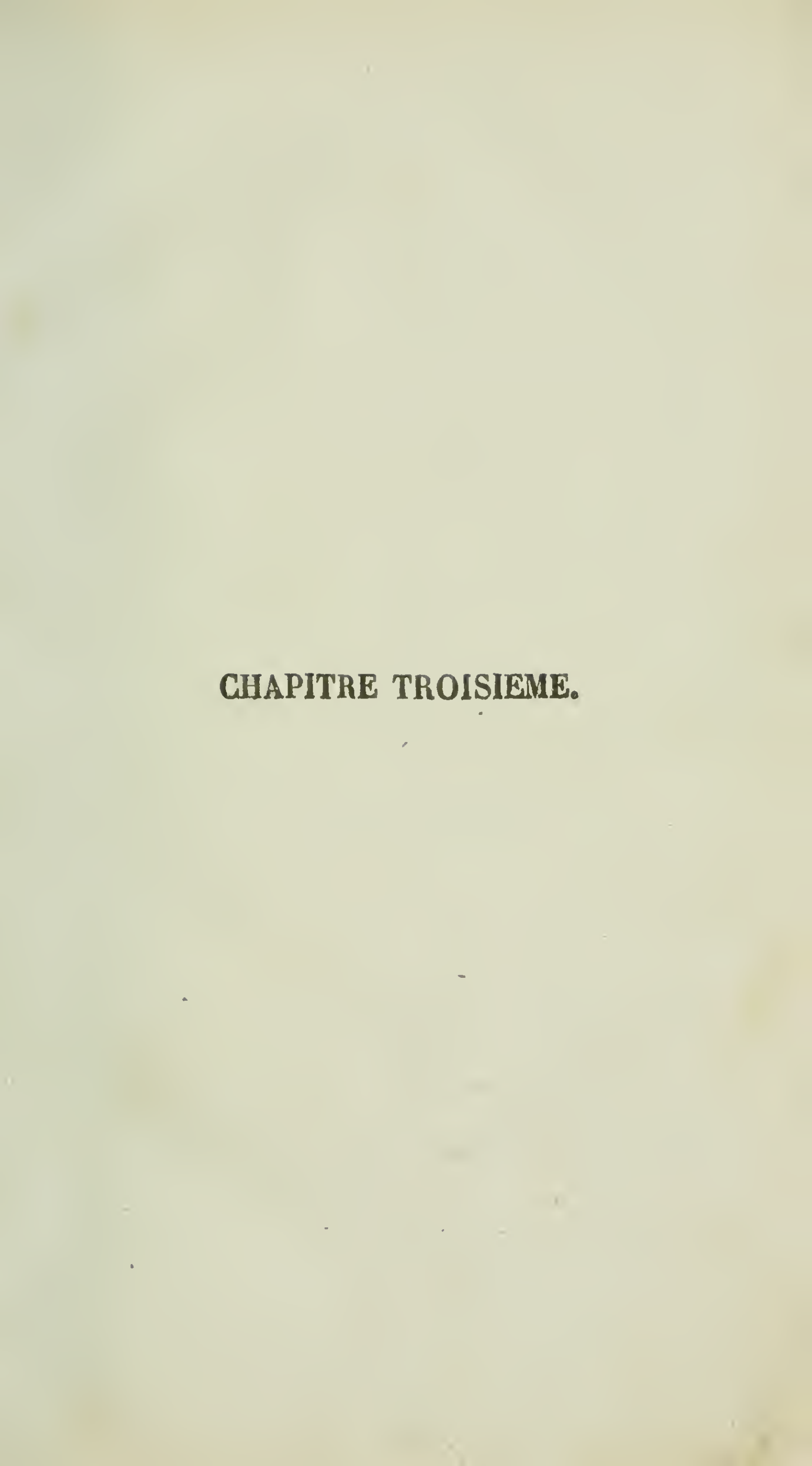
De par l'enfer, nous avons de belles noces... — Le Maître fait gronder ses tonnerres en notre honneur !.. il nous envoie ses nuées orageuses pour servir de rideaux à notre alcôve !!. — Eloa, te voici la reine du monde !.

ELOA (dans les bras de Satan).

Mon bien-aimé, m'aimeras-tu toujours ?

SATAN (à lui-même).

Qui sait ?



CHAPITRE TROISIEME.



III.

Le boudoir d'Eloa.

La légende que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs renferme les documents les plus précis

qu'il nous ait été possible de nous procurer sur le mariage du diable.

Nous ne prendrons point sur nous d'affirmer que l'authenticité de ces documents soit absolument inattaquable. Mais enfin, en l'absence de toutes autres pièces justificatives, nous sommes bien forcé de les tenir pour véridiques et de nous déclarer satisfait.

Ce point de départ une fois admis, il ne nous reste qu'à continuer notre récit.

La pauvre Eloa ne tarda guère à déplorer son fol entraînement et à regretter le paradis qu'elle avait quitté pour l'enfer...

Mais, hélas! il était trop tard...

Les portes du ciel une fois refermées ne pouvaient plus se rouvrir pour elle; — il lui fallait rester éternellement la compagne d'un époux infiniment peu recommandable...

On comprend que nous n'allons point

employer notre encre à dire du mal de messire Satan...

La réputation du Diable est si bien établie et si bien méritée qu'il nous semble superflu de joindre notre caillou aux cailloux sans nombre qui l'ont lapidé depuis que le monde existe et qui le lapideront jusqu'à la consommation des siècles.

D'ailleurs nous sommes un historien et non point un pamphlétaire.

Nous allons raconter brièvement des

faits. — D'autres en tireront les conséquences si bon leur semble...

La terre sortie du néant, Adam et Eve, de biblique mémoire, étaient placés dans le Paradis terrestre.

Satan vit notre blonde aïeule, — il la trouva jolie. — Eloa était brune, et les diables aiment le changement tout autant que les hommes.

Satan fut infidèle pour la première fois.

Eloa l'apprit et pleura beaucoup.

Pauvre Eloa, ces larmes ne devaient pas être les dernières!..

A mesure que s'écoulaient les siècles et que Satan prenait de l'âge, son humeur inconstante redoublait et la jalousie de la femme légitime augmentait dans des proportions désespérantes.

Toujours jeune, toujours belle et toujours aimante, l'ex-choriste des con-

certs célestes ne pouvait, de sang-froid se voir délaissée et trahie.

Chaque rivale nouvelle que lui donnait Satan — (et Dieu sait si ces rivales étaient nombreuses !) — la rendait à moitié folle de douleur et de colère.

Elle formait les plus beaux projets de vengeance, puis, lorsqu'arrivait le moment d'accomplir ces projets, sa bonté naturelle prenait le dessus, elle essuyait

ses larmes, elle oubliait son courroux, et au moindre mot de repentir murmuré par l'infidèle, elle se hâtait de pardonner.

Satan, du reste, ressemblait à presque tous les *bons* maris de ce monde.— Il trompait sa femme le plus qu'il pouvait; — mais il avait pour elle des égards, beaucoup d'égards, et de temps en temps il lui revenait avec un empressement et une galanterie dont Eloa prenait la fausse monnaie pour argent comptant.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous conduisons nos lecteurs dans la planète de Vénus, c'est-à-dire vers la fin du dix-huitième siècle.

La planète en question ressemble beaucoup à la terre, avec des dimensions bien autrement importantes, car elle mesure un diamètre environ cinquante-cinq mille fois plus grand que celui de notre globe.

Sa population est immense, et rien ne semble plus facile à comprendre

quand on réfléchit que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des habitants de ce bas monde vont habiter l'astre infernal, par autorité de justice, aussitôt après leur mort.

Les eaux y sont abondantes, mais sulfureuses comme celles de la mer Morte, et d'immenses forêts de mancenilliers projettent de toute part leur ombre empoisonnée sur des prairies de ciguë et sur des champs où foisonnent des champignons vénéneux de la plus belle espèce.

Telle est aujourd'hui l'étoile de Vénus. — Telle elle était à l'époque de notre récit.

Le palais royal, — construit dans un style mauresque, en marbres de diverses couleurs, — s'élevait au milieu d'une cité si grande que Paris et Londres, auprès d'elle, n'auraient semblé que des bourgades.

Une armée de moines, dissolus et couards sur la terre, devenus soldats malgré eux dans le royaume satanique, en gardaient les portes.

Ces sentinelles avaient une consigne rigoureuse et ne devaient admettre à l'entrée et à la sortie que les personnes munies d'un *laissez-passer* bien en règle.

Heureusement de telles consignes ne nous regardent pas.

Franchissons donc le seuil du palais, — traversons les vastes cours intérieures sans même jeter un coup d'œil au luxe oriental des décorations et des fontaines jaillissantes, — parcourons les enfilades de salons où Satan, quand

il est en belle humeur, donne des fêtes splendides aux principaux de ses sujets, et visitons une retraite mystérieuse et charmante située dans la partie la plus reculée des bâtiments.

Cette retraite, tendue et meublée par les tapissiers de l'enfer dans le goût *rococo* le plus délicieusement maniéré et contourné, était le boudoir d'Eloa.

A quoi bon le décrire?

Il nous semble que tout *réalisme* des-

criptif serait ici déplacé, et nous préférons nous abstenir.

Douze bougies, bien autrement lumineuses que les bougies terrestres, éclairaient *a giorno* ce boudoir.

Eloa, étendue sur un sopha, tenait à la main un roman de Crébillon fils qu'elle ne lisait pas.

Ses yeux se fixaient de minute en minute sur la pendule dont les aiguilles indiquaient que trois heures du matin

allaient sonner dans quelques minutes, et des exclamations d'impatience s'échappaient de ses lèvres.

La femme de Satan semblait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans tout au plus. — (Nous savons que cette apparence était exacte... à sept mille ans près)...

Malgré l'extrême pâleur de ses joues et le cercle d'azur tracé autour de ses grands yeux noirs, sa beauté mer-

veilleuse offrait quelque chose d'*angélique*.

On comprenait que ce regard tout à la fois si doux, si pur et si noble, avait dû jadis contempler le Maître dans sa gloire. — On comprenait que ces lèvres si souriantes et si chastes avaient dû chanter avec les chœurs des anges dans des concerts célestes.

Des épingles de diamants fixaient sur la tête d'Eloa ses longs cheveux

d'un noir presque bleu, divisés en nattes lourdes et soyeuses.

La jeune reine — (quiconque ne doit et ne peut jamais vieillir est éternellement jeune!) — portait un peignoir flottant d'une étoffe inconnue et de couleur flamme de punch.

Nuance étrange! — dira-t-on peut-être.

Sans doute, mais les modes de l'en-

fer ne sont point les modes de la terre.

Des babouches rouges comme un feu de forge chaussaient ses petits pieds.

Trois heures sonnèrent.

— Ah ! — balbutia la reine, — c'est trop fort ! — Où peut-il être, tandis que je me meurs d'impatience et de jalousie en l'attendant ?..

Eloa quitta son attitude nonchalante,

— elle jeta son livre au milieu du boudoir, et, étendant la main vers une petite table placée à proximité du sopha, elle frappa sur un timbre de cristal avec un marteau d'argent.

Une porte s'ouvrit et deux filles suivantes entrèrent.

Ces caméristes, malgré l'humilité de leur emploi, pouvaient lutter de beauté avec la reine elle-même.

L'une était Aspasie, — la célèbre courtisane, — la maîtresse d'Alcibiade.

L'autre, la non moins belle, la non moins courtisée, la non moins illustre Ninon de Lenclos.

Aspasie ne franchit qu'à peine le seuil.

Ninon de Lenclos s'avança jusqu'au sopha.

— Votre Majesté a besoin de nos services ? — demanda-t-elle en ébau-

chant une révérence de la bonne école.

Eloa fit un signe affirmatif.

— Votre Majesté désire sans doute se déshabiller et se mettre au lit? — continua Ninon.

Eloa secoua la tête.

— Cependant il est déjà bien tard, et Votre Majesté doit avoir grand be-

soin de prendre du repos... — elle dort si peu !.. — demain Votre Majesté sera plus pâle que de coutume, qu'elle me permette de le lui dire...

— Eh ! qu'importe ? — s'écria la reine avec amertume, — personne ne s'apercevra de ma pâleur !..

Aspasie et Ninon échangèrent un regard significatif.

Puis la Française reprit, avec la fami-

liarité d'une soubrette favorite qui se sait certaine de ne point déplaire quoi qu'elle dise et quoi qu'elle fasse :

— Hélas ! j'ai grand' peur que Votre Majesté ne se mette martel en tête sans sujet, et qu'elle ne se crée, comme cela ne lui arrive que trop souvent, des soucis et des inquiétudes dénuées de fondements...

— Ninon, — interrompit vivement Eloa, — tu sais bien que mes inquiétudes et mes soucis ne sont que trop

sérieux... — Tu sais bien que lorsqu'un mari n'est pas rentré à trois heures du matin, sa femme peut et doit tout craindre!..

— Votre Majesté me permet-elle d'exprimer mon opinion en sa présence?

— Parle.

— Eh bien! madame, il me semble qu'un mari, même infidèle, ne vaut pas

la peine qu'on se tourmente si fort, à propos de lui...

— Que dis-tu ?

— La vérité... — Un amant qui se dérange, à la bonne heure, on peut s'alarmer... — L'oiseau dont on n'a pas coupé les ailes s'envole et ne reparaît plus... — mais le mari revient toujours... — voilà l'essentiel. — Le reste est peu de chose.

— Ah! Ninon, on voit bien que vous

n'avez jamais aimé !.. — soupira la reine.

Ninon sourit.

— Telle n'est pas la réputation qu'on m'a faite sur la terre... — répliqua-t-elle, — on croit assez généralement que j'ai *souvent* et *longtemps* aimé...

—Aimer *souvent* c'est n'aimer *jamais*... — Le véritable amour n'entre qu'une fois dans un cœur, il n'en sort plus...

Aspasie et Ninon échangèrent un nouveau regard.

— Il faut venir en enfer pour entendre ces choses-là dans la bouche d'une femme mariée!.. — pensèrent à la fois les deux courtisanes. — Où la vertu va-t-elle se nicher!..

Elle reprit :

— Mais le temps passe. — Qui sait si maintenant le roi n'est point rentré...— Peut-être aura-t-il craint de troubler

mon repos en se présentant chez moi si tard... ou plutôt si matin.

— C'est bien possible, — murmura Ninon d'un air assez peu convaincu.

— Il faudrait s'en assurer, — continua la reine.

— Dois-je envoyer dans l'appartement du roi, madame ?

— Vas-y toi-même, et reviens vite.

Ninon fit une révérence de *sortie* non moins correcte que sa révérence d'*arrivée*, et disparut.

— Aspasie, — dit la reine, — approche.

La courtisane grecque s'avança, vêtue de la blanche tunique de laine dont le tissu flexible dessinait, comme au siècle de Périclès, les formes splendides et sculpturales de son corps.

— Me voici, madame, — dit-elle en saluant avec une grâce voluptueuse.

— Comment donc faisais-tu, — demanda la reine, — pour attirer jadis et fixer près de toi ces jeunes et beaux Athéniens, ces grands philosophes qui formaient ta cour, et qui ne se lassaient jamais ni de te voir ni de t'adorer ?

— J'employai pour les retenir un talisman dont la puissance est infaillible...

— Lequel ?

— Je n'oserai jamais le révéler à Votre Majesté...

— Parle, je le veux... — quel est ce talisman?..

— L'infidélité.

Eloa tressaillit.

— Eh quoi! — s'écria-t-elle, — on s'attache donc à qui vous trompe!..

— C'était du moins ainsi parmi les hommes de mon temps...

— Est-ce possible? est-ce croyable?..

— Oui, madame, et voici pourquoi... — un bien n'a jamais tant de prix que lorsqu'on craint d'en être privé. — Or, une femme est un bien comme un autre.

— Tu as raison, — murmura la reine, — tu n'as que trop raison !.. — J'en ai

la preuve. — Je n'ai jamais tant aimé le roi que depuis qu'il me donne presque chaque jour de nouvelles rivales...

— Si Votre Majesté daignait m'autoriser à lui offrir un humble conseil...

— Eh bien?..

— Je lui dirais : — Madame, le talisman dont je me servais est à la disposition de Votre Majesté... Qui vous empêche d'en faire usage?

— Moi, tromper le roi!.. — fit Eloa avec une stupeur indignée.

— Pourquoi non?.. — il me semble qu'il le mérite largement... — D'ailleurs c'est la peine du talion, la plus juste de toutes.

— Jamais!..

— A peine Votre Majesté aurait-elle *distingué* quelqu'un de ses sujets, qu'elle

verrait le roi revenir à elle, plus tendre et plus amoureux que jamais !..

— Peut-être. — Mais il faudrait payer cher ce retour de tendresse... — je préfère souffrir pendant l'éternité plutôt que de me voir heureuse à ce prix...

— Bah ! il n'y a que le premier pas qui coûte. — Si Votre Majesté voulait seulement prendre la peine d'essayer aujourd'hui, demain elle recommencerait tout naturellement et sans efforts...

— Aspasie, c'est un conseil infernal que vous me donnez là!..

— Eh ! madame, Votre Majesté oublie-t-elle donc que nous sommes en enfer ?..

Eloa courba la tête et murmura :

— C'est vrai...

Puis, au bout de quelques secondes elle ajouta :

— Sortez... vous me faites horreur...

Aspasie s'inclina et quitta le boudoir...

Mais, avant de refermer la porte derrière elle, elle se retourna et elle dit :

— Que Votre Majesté daigne réfléchir... — Pour si infernal qu'il paraisse, mon conseil n'est vraiment pas mauvais...

— Sortez ! — répéta la reine, sinon je vous dénonce au roi !..

Aspasie eut aux lèvres un sourire moqueur.

Elle craignait fort peu Satan, qui lui faisait la cour en ses moments perdus et ne la rencontrait jamais dans quelque couloir sombre sans lui prendre la taille et lui dérober une douzaine de baisers.

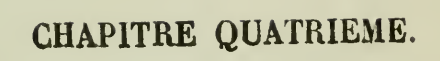
Ces diables de maris sont capables de

tout... — surtout quand ces maris sont le Diable...

— Hélas! — murmura la pauvre reine, — le Seigneur, dans sa bonté, m'offrait pour époux l'archange Raphaël... – Ce n'est pas Raphaël qui m'aurait ainsi trompée !..

Et elle soupira, en portant son mouchoir à ses yeux humides.

En ce moment Ninon de Lenclos rentra.



CHAPITRE QUATRIEME.

IV

Le diable dans son ménage.

— Eh bien? — demanda vivement la reine.

— Eh bien! madame, Sa Majesté n'est pas au palais...

— En es-tu sûre?

— Hélas ! que trop !

— Qui te l'a dit?

— Le premier valet de chambre du roi.

— Tibérius ?

— Oui, madame.

Ici, nous devons apprendre à nos lecteurs que l'ex-empereur qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une tête

pour pouvoir la trancher d'un seul coup(*), avait été élevé par Satan aux fonctions toutes de confiance de valet de chambre de Sa Majesté infernale, — fonctions dont il s'acquittait à ravir.

Eloa reprit :

— Tibérius semblait-il inquiet?

— En aucune façon, madame; — il

(*) L'auteur croit se souvenir que l'empereur en question fut Néron et non pas Tibère; mais Tibère a pu le penser et le dire aussi bien que Néron

(Note de l'auteur.)

dormait à demi dans l'antichambre en attendant son maître... et comme je lui reprochais ce sommeil, il m'a répondu d'un air goguenard : — *Le roi a sa clef... — il m'éveillera en rentrant...*

— C'est bien, Ninon, retire-toi... — murmura tristement la reine, — je n'ai plus besoin de tes services.

— Votre Majesté ne se déshabillera pas?

- Non.

— Votre Majesté ne se mettra point au lit?

— Au lit! — à quoi bon? — est-ce que je pourrais dormir?

— Que fera donc Votre Majesté?

— J'attendrai...

— Quoi! jusqu'au matin?

— Jusqu'au matin, s'il le faut...

— Mais, madame, Votre Majesté se tuera...

— Ninon, — répliqua la reine avec un navrant sourire, — tu ne te souviens donc plus que ma majesté est immortelle !

Ninon allait répondre.

Elle n'en eut pas le temps.

Il se fit un grand bruit dans les antichambres. — On entendit les sentinelles échanger des mots d'ordre.

En même temps on frappa à la porte du boudoir.

Ninon courut à cette porte; elle causa tout bas pendant une demi-minute avec un interlocuteur invisible, et elle revint vivement à la reine en lui disant :

— Madame, Tibérius précède son maître et vient prévenir la reine que le roi sera ici dans quelques secondes et qu'il fait demander si Votre Majesté peut le recevoir?

Une joie délirante se peignit aussitôt sur le visage d'Eloa, et la pâleur de ses beaux traits fit place aux couleurs les plus vives.

— Qu'il vienne! — s'écria-t-elle, — et qu'il soit certain que la reine l'attend avec impatience.

A peine Eloa venait-elle de prononcer ces dernières paroles, que la porte du boudoir s'ouvrit à deux battants et que Satan parut.

Nous rappelons à nos lecteurs le por-

trait que nous avons tracé de Sa Majesté infernale, dans le premier chapitre de ce prologue. — Nous n'avons rien à ajouter à ce portrait, et rien non plus à en retrancher.

Satan était vêtu à la dernière mode des gentilshommes les plus élégants de la cour de France vers le dernier quart du dix-huitième siècle.

Sa toilette se recommandait tout à la fois par sa recherche luxueuse et par sa simplicité d'un goût exquis : — problème difficile à résoudre, cependant,

que l'heureuse union de la simplicité et de la richesse...

Nous sommes de ceux qui rendent volontiers à César ce qui est à César, et, quand le diable mérite d'être loué, nous louons le diable...

Sur une veste de satin blanc brodée d'argent et de petites perles, Satan portait un habit de taffetas d'une nuance mauve très-pâle, brodé de jais.

Des boucles de diamants et d'émail

noir attachaient ses bas de soie blancs, un peu au-dessus du genou, sur sa culotte de soie gris perle.

Des boucles pareilles rehaussaient ses souliers à talons rouges, dont les semelles avaient la finesse d'une feuille de papier.

Le chapeau lampion galonné d'or se posait un peu de côté, d'une façon cavalière et coquette, sur les cheveux poudrés à frimats et disposés de ma-

nière à cacher complètement les deux petites cornes du Diable.

Les manchettes et le jabot étaient d'un point d'Alençon de la plus grande beauté.

Un diamant de cent mille écus brillait au doigt annulaire de la main gauche.

Trois diamants de même prix scintillaient comme des étoiles à la poignée de l'épée.

Les boutons de la veste étaient de diamants. — Chacun d'eux valait cent mille livres.

Voilà bien des diamants! — s'écrient nos lecteurs.

D'accord, mais il ne faut pas s'en étonner.

Satan — (nous croyons l'avoir déjà dit) — aimait passionnément les bijoux, surtout ces petits cailloux étincelants dont la valeur est incalculable, et

il avait un moyen fort simple de se les procurer.

Voici ce moyen.

Nous le livrons par pure bienveillance à nos lecteurs, avec la conscience que nous allons rendre infiniment plus riches que M. le baron de Rotschild tous ceux d'entre eux qui sauront le mettre en pratique.

Personne ne l'ignore, le diamant n'est autre chose que du *carbone* vitri-

fié instantanément par une chaleur difficile à obtenir jusqu'à ce jour dans les creusets des chimistes les plus habiles.

Satan prenait entre l'index et le pouce de sa main gauche un morceau de charbon gros comme *le Régent* ou comme *la Montagne de lumière*, — il l'approchait de ses lèvres et soufflait sur lui pendant la dixième partie d'une seconde.

Au bout de ce temps, la transformation se trouvait opérée et le petit mor-

ceau de charbon était devenu un gros diamant.

Vous le voyez, rien au monde ne paraît plus naïf au premier abord, et ce procédé de transformation semble à la portée de tout le monde.

Il ne s'agit, pour réussir, que d'avoir l'haleine chauffée à deux ou trois cents degrés... — bagatelle !...

Pourquoi n'en arriverait on pas là ?

On a bien inventé la télégraphie électrique !...

Le Diable salua de façon galante, en personnage de bonne maison qu'il était, puis, l'œil brillant, la bouche en cœur, les coudes arrondis, il s'approcha de sa femme pour l'embrasser.

Emportée par un irrésistible élan, Eloa ouvrit ses bras, prête à rendre étreinte pour étreinte à l'époux qu'elle adorait malgré ses torts réitérés.

Mais une réflexion l'arrêta dans ce moment.

— Si je l'accueille ainsi, — se dit-elle, — si je lui montre à quel point je l'aime, toute explication va devenir impossible... — or, je veux une explication...

Et la reine, reculant de deux ou trois pas avec un grand air de dépit, détourna la tête et fit la plus jolie petite moue qui se puisse imaginer.

C'était bien agir en femme!

Demandez plutôt à toutes les femmes qui liront ceci.

Satan jeta son chapeau lampion sous son bras gauche, avec ce geste plein de désinvolture dont la tradition s'est conservée de nos jours au Théâtre-Français.

Il tira de la poche droite de sa veste de satin blanc une tabatière à sujet leste, enrichie de perles et de rubis, —

il massa et il huma délicatement une prise, et, d'une chiquenaude élégante, il dispersa quelques grains de tabac d'Espagne égarés parmi les dentelles de son jabot.

Il pirouetta sur son talon rouge, — il fit faire la roue à ses manchettes après avoir remis sa tabatière dans sa poche, et enfin il s'écria d'une voix légèrement grasseyante :

— Vertubleu ! belle amie, que diable se passe-t-il dans votre jolie petite tête ?

que signifie cette mine farouche? — Auriez-vous des vapeurs, par hasard?... — c'est la maladie à la mode...

— Monsieur, — répondit Eloa avec dignité, — quittez, je vous prie, ce ton léger, qui ne convient point à la situation. .

— Vous parlez de la situation, tendre amie... — serait-elle sérieuse, par hasard? — Ma parole d'honneur, je ne m'en doutais pas!...

— Regardez cette pendule...

— C'est inutile, — j'ai ma montre ; — il est trois heures dix minutes du matin... — Quel rapport établissez-vous entre l'heure qu'il est et la prétendue gravité de la situation ?...

— Trouvez-vous donc qu'il soit bienséant, monsieur, pour un mari qui se respecte, de passer plus de la moitié de la nuit hors de son logis ?...

— Mais, sans aucun doute, vertu-

choux! cela est bienséant lorsque ce mari a été retenu dehors par des affaires importantes...

— Ainsi, vous aviez des affaires?...

— Ah! morbleu, je le crois bien!... — c'est-à-dire que j'en avais à ne savoir où donner de la tête!...

— Dans vos états?...

— Dans la plus belle et la plus importante partie de mes états...

— Sur la terre, je le parierais?...

— Et vous gagneriez!...

— En France, n'est-ce pas?...

— Vous avez deviné juste.

— Et à Paris, sans doute?...

— Peste! — quel esprit de divination!...

— Mon mérite est bien mince et je

pourrais parler à coup sûr! — vous consacrez maintenant les trois quarts de votre vie à Paris... — est-ce vrai, cela, oui ou non?...

— Je ne songe point à le nier...

— Qu'a donc d'irrésistible cette ville pour vous attirer ainsi?...

— N'est-elle pas, de toutes les cités du monde, celle où je trouve à faire les plus amples récoltes?... celle où m'accueillent les plus fervents hommages?..

celle où je suis adoré sous toutes les formes ?...

— Pourquoi n'ajoutez-vous pas, — s'écria la reine avec une sourde colère, — qu'elle est aussi la ville où se trouvent les plus jolies et les plus séduisantes femmes de l'univers ??...

Satan, en entendant Eloa formuler cette accusation indirecte, prit une physionomie hypocrite et béate d'un effet réjouissant.

— Eh ! quoi, — répondit-il d'un ton

contrit, en mettant la main sur son cœur, — eh! quoi, chère Eloa, me soupçonneriez-vous? — Ah! ce serait bien mal!... — Les femmes, voyez-vous, foi de Diable, je m'en soucie comme de cela!! — (il donna une nouvelle chiquenaude à son jabot) — Je suis revenu, et depuis longtemps, croyez-le chère et belle amie, des quelques erreurs de mon passé!... erreurs excusables, après tout, car le cœur n'y était pour rien!... — Aujourd'hui, dans le monde entier, il n'existe pour moi qu'une seule femme, et c'est ma reine... c'est mon Eloa!...

— Voilà de belles et bonnes paroles, — murmura madame Satan, convaincue à demi et ne luttant que pour la forme, — mais qui me garantit qu'elles soient sincères ?... — vous m'avez menti si souvent...

— Vous voulez des preuves de ma franchise ?...

— Oui... oh ! oui...

— Je vais vous en donner...

— Bien vrai ?...

— Mais à une condition...

— Laquelle ?...

— C'est qu'une fois convaincue que vos doutes d'aujourd'hui étaient mal fondés, vous n'en aurez pas d'autres à l'avenir, et vous ne vous tourmenterez plus par ces injustes soupçons qui vous font tant de mal et me désolent?... — Me le promettez-vous, Eloa ?..

— Je vous le promets...

— Me le jurez-vous ?...

— Je vous le jure... et de tout mon cœur...

— Donc, pendant les dernières heures de mon absence, vous m'avez accusé, ou tout au moins vous m'avez soupçonné d'infidélité...

— Je dois en convenir...

— Ma justification vous paraîtra complète, n'est-ce pas, lorsqu'il vous sera démontré que l'emploi de mon temps était non-seulement innocent, mais en-

core utile au premier chef aux intérêts de notre royaume ?...

— Oui, sans doute... — que pourrais-je exiger de plus ?...

Satan, d'un air triomphant, tira de sa poche une longue bourse à mailles d'acier dont un cadenas microscopique, fait d'un seul morceau de diamant, fermait l'ouverture.

Sous les chaînons de ce tricot métallique on voyait s'agiter de petites

formes. — A travers le tissu s'échappaient de petits cris plaintifs.

Le Diable présenta la bourse à sa femme.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? — demanda-t-elle en la prenant de ses mains.

— Ma justification.

— Mais cette bourse est fermée...

— Voici la clef du cadenas.

Eloa fit jouer la serrure mignonne et ne put contenir un mouvement de surprise et presque d'effroi en voyant s'échapper par l'ouverture une douzaine de figurines lilliputiennes qui se mirent à genoux devant elle en lui tendant leurs mains suppliantes, longues tout au plus de quelques lignes.

— Qu'est-ce que cela ? — fit-elle curieusement, — que sont ces poupées vivantes ?...

— Ma récolte de cette nuit. — Douze âmes que j'ai recueillies de ma propre

main... et non point des âmes de vilains et de gens de peu, mais des âmes de choix, dont la moins précieuse n'est pas sans valeur. . — Jugez-en... — Celle-ci appartenait à un gentilhomme qui s'est ruiné au jeu entre onze heures et minuit, et que j'ai décidé, au moment au minuit sonnait, à se faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet ! —Voilà les âmes de deux amis intimes, l'un marquis et l'autre baron, qui, à minuit cinq minutes se sont pris de querelle — (grâce à mes conseils), — se sont battus sous un réverbère à minuit un quart, et se sont enferrés réci-

proquement... — Voici l'âme d'un philosophe encyclopédiste qui, se sentant mourir, demandait un prêtre à grands cris.. — J'ai endossé la figure et la livrée de son laquais, — j'ai fermé la porte au nez du curé de la paroisse, et l'ami de Diderot et de d'Alembert est mort sans confession à minuit et demi. — Voici enfin les âmes de deux procureurs, — d'un conseiller-juge au parlement, — d'une danseuse, — d'une grande dame, — d'un médecin célèbre et de deux littérateurs de quelque mérite, bien connus dans Paris pour leurs épigrammes et leurs petits vers galants.

— Croyez-vous qu'en parachevant cette ample cueillette, de minuit et demi à trois heures du matin, je n'ai pas fait preuve d'une activité vraiment diabolique et qu'il me soit resté beaucoup de temps pour penser à mal?...

— Mon ami, mon cher mari... — répondit Eloa en jetant ses beaux bras autour du cou de Satan, — j'avais tort!... cent fois tort!..., — mes suppositions étaient ridicules, mes soupçons étaient insensés... — J'en conviens sans hésiter, et je suis bien heureuse de le reconnaître...

Le Diable tourna la tête à demi et fit, sans être vu de sa femme, une grimace goguenarde...

Il venait d'exhiber à Eloa, en les décorant de titres pompeux, des âmes de pacotille fournies quelques minutes avant ce moment par un de ses raccoleurs de bas étage.

L'emploi de son temps, de minuit à trois heures du matin, n'était donc nullement justifié.

— Me pardonnez-vous d'avoir douté

de votre amour, mon bien-aimé ?... — reprit Eloa tendrement.

— Je vous pardonne avec enthousiasme, mais à la condition que vous ne douterez plus à l'avenir...

— Oh ! jamais ! jamais ! jamais !!!...

— Eh bien ! que le souvenir de tout ceci s'efface comme un nuage qui passe et disparaît... — Je ne songe déjà plus à ce léger discord... — Oubliez-le de votre côté et tout ira bien !... — Mais il se fait tard, ma belle reine... — Vous

devez avoir besoin de repos. — N'allez-vous pas gagner votre couche?...

— M'y laisserez-vous seule?...— murmura madame Satan d'une voix très-émue et avec un regard irrésistible.

— Oh! que nenni, vertubleu!! — je vous accompagnerai, chère amie, et, foi de Diable amoureux, je me sens aussi jeune, aussi vif, aussi bien épris, qu'aux soirs déjà lointains de notre lune de miel...

Tout en débitant ces fadaises senti-

mentales, le Diable passa son bras gauche autour de la taille cambrée d'Eloa, et prit avec elle le chemin de la chambre somptueuse où se dressait sur une estrade un lit magnifique à colonnes torses et à rideaux de couleur de feu.

Pour une foule de raisons—(dont les meilleures sont excellentes et dont les plus mauvaises sont très-bonnes) — nous respecterons les mystères de l'alcove infernale, — quels que puissent être d'ailleurs à l'égard de notre discrétion les regrets de nos lecteurs, et peut-être de nos lectrices.

§

Aussitôt que Satan et Eloa eurent quitté le boudoir, Aspasie et Ninon de Lenclos y rentrèrent,—et, comme elles avaient écouté avec zèle et assiduité la conversation précédente, elles se regardèrent en riant aux éclats, ni plus ni moins que deux soubrettes parisiennes

qui se moquent joyeusement de leurs maîtres.

Lorsque les accès de cette gaîté peu respectueuse se furent calmés par leur violence même, Aspasie prit délicatement, du bout des doigts et l'une après l'autre, les pauvres petites âmes apportées par Satan et oubliées par Eloa sur la table voisine du sopha, et elle les jeta par la fenêtre.

Pendant ce temps, Ninon de Lenclos ramassait un papier plié en forme de

lettre, que le Diable avait laissé tomber sans s'en apercevoir, en tirant de sa poche la bourse aux mailles d'acier.





CHAPITRE CINQUIÈME.

V.

Le billet de Rosalinde.

— Un billet! — s'écria Ninon.

— A quelle adresse? — fit Aspasie.

— A celle de *Monsieur le vicomte Lu-*

cifer de Satanas, en sa petite maison de la rue d'Enfer, à Paris... — répondit la Française en lisant à haute voix la suscription tracée par une main fantaisiste.

— Il paraît — reprit la courtisane athénienne — que le puissant maître de céans se donne sur la terre un nom de circonstance et possède une petite maison...

— Il est assez grand seigneur pour se permettre ce luxe-là ! — répliqua Ninon.

— L'épître ressemble fort à un billet doux, ma chère... — est-ce ton avis?

— C'est évident, —Rien qu'à voir l'écriture ultra-féminine, et à respirer l'odeur d'ambre et de musc qui s'exhale du papier satiné, je mettrais ma main au feu que cette lettre parle d'amour, ou de quelque chose approchant...—Ma grande connaissance du monde interlope me permet même d'ajouter que la correspondante de sa Majesté Satan, doit être ce qu'en France on appelle une *impure* ·

— Et ce qu'en Grèce nous appellions une *hétaïre*...

— Nous allons d'ailleurs voir à l'instant même si nos suppositions sont fondées.

Ninon déploya le billet.

— La date? — demanda Aspasie.

— Celle d'hier, jeudi.

— C'est du fruit nouveau!... — la signature?...

— *Rosalinde.*

— Un joli nom...

— Oui. un nom de la comédie italienne, ou du corps de ballet de l'Opéra...

— Maintenant, voyons le style de la Rosalinde en question... — lis, — je t'écoute...

Ninon commença :

« Décidément, mon cher vicomte, vous êtes un homme bien dangereux et dont on devrait éviter la présence avec un soin extrême lorsqu'on tient à rester calme et cuirassée d'indifférence...

« On a beau barricader son cœur derrière les retranchements de sa vertu, et sonner le tocsin pour appeler à son aide la prudence et la défiance, ces fidèles et vaillants alliés, vous êtes un si terrible vainqueur que la pauvre place devant laquelle vous mettez le siége est sùre à l'avance de se voir contrainte de

battre la chamade et de se rendre à discrétion...

« Or, personne n'ignore combien est peu *discrète* la *discrétion* des triomphateurs de votre genre...

« La place assiégée, une fois soumise, est traitée en pays conquis... — C'est tout dire!!

« Mais, le moyen de résister à qui est *irrésistible*?

« Donc, puisqu'il faudrait en arriver

bon gré malgré, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à vous ouvrir mes portes, j'aime autant prendre mon parti tout de suite, — mais il me faut une capitulation honorable...

« En voici les articles :

« 1° Mademoiselle Rosalinde, jouant l'emploi des *Colombines* en chef et sans partage au théâtre de la Comédie italienne, consent à recevoir à souper chez elle monsieur le vicomte Lucifer de Satanas, dans la nuit de vendredi à samedi, sur le coup de minuit.

« 2° Monsieur le vicomte de Satanas ne sera point mis impitoyablement à la porte après le souper, et l'on verra ce que la dite demoiselle Rosalinde se décidera à faire pour lui... »

« 3° Monsieur le vicomte pourra devenir par la suite l'ami de la maison, s'il se montre digne de cette faveur.

« 4° Monsieur le vicomte offrira à mademoiselle Rosalinde une argenterie neuve, suffisante pour un petit souper de dix-huit couverts.

« 5° Mademoiselle Rosalinde acceptera.

« 6° Monsieur le vicomte offrira à mademoiselle Rosalinde un carrosse de couleur amarante, attelé de quatre chevaux soupe de lait, avec le cocher et les trois laquais assortis...

« 7° Mademoiselle Rosalinde acceptera.

« 8° Monsieur le vicomte offrira à mademoiselle Rosalinde un portefeuille d'une entière simplicité. — Ce porte-

feuille contiendra environ vingt-cinq mille livres en billet de caisse.

« 9° Mademoiselle Rosalinde acceptera.

« 10° et dernier. —Si Monsieur le vicomte prend ses habitudes dans la maison, il suppliera mademoiselle Rosalinde d'accepter, le premier de chaque mois, une somme minime de dix mille livres, que mademoiselle Rosalinde se fera plus que jamais au devoir de ne point refuser, dans la crainte de contrister monsieur le vicomte.

« Voilà, mon cher vicomte, les clauses de la capitulation. — Vous êtes un trop galant homme, et surtout un homme trop galant pour ne pas les approuver de tout cœur et les signer des deux mains.

« Je vous attends donc à l'heure dite, avec l'argenterie, le carrosse, les quatre chevaux et les vingt-cinq mille livres, et je vous donne de bonne amitié le bout de mes doigts roses à baiser...

« ROSALINDE. »

« POST-SCRIPTUM. — N'oubliez pas d'apporter quelques diamants .. — Vous en avez de fort beaux et vous savez que je les aime à la folie!... »

— Peste!— s'écria Ninon après avoir lu — il me paraît que mademoiselle Rosalinde entend les affaires pour le moins aussi bien qu'un vieux procureur!! — La chère enfant ne donne pas ses coquilles!!

— Oui — répondit Aspasie — ce petit marché me paraît fort sagement combi-

né, et *ladite* demoiselle doit être une fille de sens et d'esprit. — Quand elle viendra nous rejoindre en enfer, je lui adresserai mes félicitations à ce sujet et lierai volontiers commerce d'amitié avec elle...

Ninon se mit à rire.

— Tu savais compter, toi, de ton temps? — demanda-t-elle.

— Assez bien pour avoir amassé de mon vivant une fortune de cinq cent mille sesterces.

— Mes compliments!!

— Et toi, Ninon, étais-tu riche, sur la terre?

— Assez pour vivre fort à mon aise et pour me montrer libérale dans l'occasion vis à vis des rimailleurs et des folliculaires, sortes de gens qui ne me déplaisaient point... — Ainsi, par exemple, j'ai donné ma bibliothèque à un certain jeune singe qui fait aujourd'hui parler de lui et qui nous envoye quotidiennement beaucoup de monde en enfer...

— Comment appelles-tu ce jeune singe?

— Arouet... le petit Arouet... — Mais je crois qu'il est plus généralement connu maintenant sous le nom de Voltaire...

— Et, — demanda Aspasie, revenant au sujet qui les occupait toutes deux une minute auparavant — que vas-tu faire du billet de la Rosalinde?...

— Le donner demain à la reine aussitôt que le roi sera parti...

— A quoi bon?

— A mettre le trouble dans le ménage, vertuchoux!... ce qui est toujours amusant... — D'ailleurs un jour ou l'autre, je l'espère bien, la reine finira par se venger en prenant un amant à son tour... — N'est-il pas absurde et déplaisant de venir en enfer pour y trouver la seule femme complètement honnête que nous ayons jamais rencontrée? — Il faut que ça change, et ça changera!! je m'en charge!...

§

Le lendemain, messire Satan quitta de bonne heure l'appartement royal qu'il venait de partager avec Eloa.

Cette dernière, au contraire, resta dans son lit beaucoup plus tard que de cou-

tume et ce ne fut guère qu'au milieu du jour qu'elle sonna ses caméristes.

Aspasie et Ninon la levèrent et l'habillèrent, puis, quand le grand œuvre de la toilette fut terminé, la Française lui présenta la lettre de Rosalinde sur un plat d'argent et lui dit :

— En me rendant aux ordres de votre Majesté, tout à l'heure, j'ai trouvé ce papier sur le tapis du boudoir... — Je m'enpresse de le remettre eutre les mains de votre Majesté...

Eloa prit le billet et, aussitôt qu'elle en eut déchiffré la suscription, elle le déploya par un geste impétueux et elle lut rapidement et jusqu'au bout l'étrange épitre que nous avons cru devoir reproduire.

Pendant cette lecture son visage devenait affreusement pâle.

Lorsqu'elle eut achevé, la lettre s'échappa de ses doigts crispés et s'envola jusqu'au pied du lit.

Eloa, anéantie et comme foudroyée, s'était laissée tomber sur un siége.

— Savez-vous ce que contient ce billet? — demanda-t-elle d'une voix morne à Ninon et à Aspasie, après quelques minutes de silence.

Les deux soubrettes firent à la fois un geste de dénégation.

— C'est bien... — Vous pouvez vous retirer...

La Française et l'Athénienne obéirent.

Eloa, restée seule, lut et relut à dix reprises la prose de mademoiselle Rosalinde; — agissant à la façon des gens qui trouvent une amère volupté à retourner le couteau dans leur plaie saignante.

Elle pleura beaucoup, puis elle essuya ses larmes, et la colère succéda rapidement à la douleur, ou plutôt elle s'unit étroitement à elle.

La Reine alors se releva — les yeux secs et brûlants — les joues livides et marbrées de taches pourpres.

Elle frappa sur un timbre.

Ninon accourut.

— Faites prévenir le roi, — lui dit Eloa, — que je veux lui parler sur-le-champ.

Mademoiselle de Lenclos revint au bout de quelques minutes.

— Eh bien ? — lui demanda la reine, — le roi vient-il ?

— Non, madame...

— Vous dites non. Et pourquoi non ?

— Sa Majesté n'est point dans ses appartements.

— Mais il est dans son royaume, sans doute ! — Qu'on dépêche des courriers dans toutes les directions et qu'on lui transmette mon message... — Allez !.

Ninon hésita visiblement.

— Mademoiselle, — s'écria la reine, — qu'attendez-vous pour obéir?

— Que Votre Majesté me pardonne, — murmura la Française, — mais toutes les recherches seront inutiles...

— Comment le savez-vous ?

— Tibérius vient de m'affirmer que le roi son maître avait quitté l'enfer sur un rayon de soleil pour s'en aller dans un autre monde.

— Sur la terre, n'est-ce pas?

— Tibérius l'ignore, ou du moins il a refusé de me le dire.

Malgré sa douceur habituelle et sa résignation presque constante, Eloa frappa du pied comme une femme colère.

Elle n'était plus maîtresse d'elle-même...

Bien souvent, nous le savons, elle avait pardonné, mais cette fois elle se sentait impuissante au pardon !,.

L'infidélité en elle-même la blessait moins cruellement que le rôle de dupe imposé par son mari, et accepté par elle

avec une si confiante naïveté pendant la nuit précédente.

Ses lèvres balbutiaient des mots interrompus, parmi lesquels revenaient ceux-ci :

— Me tromper... — passe encore... — hélas! je n'en ai que trop l'habitude... — mais se jouer ainsi de moi... oh! c'est indigne!.. mais je me vengerai!..

Enfin, elle se remit peu-à peu et re-

prit sinon son calme, du moins son sang-froid.

— Ninon, — demanda-t-elle tout à coup, — m'es-tu dévouée ?

— Je supplie Votre Majesté de n'en pas douter...

(Nous connaissons le dévouement de Ninon !.. — excellent petit cœur !..)

— Ainsi, — reprit la reine, — je puis compter sur toi ?

— Plutôt que de trahir la confiance de Votre Majesté je me jetterais la tête la première dans le lac de bitume enflammé qui fait l'ornement du quinconce.

— C'est bien. — Tu connais Fleur-de-Souffre?..

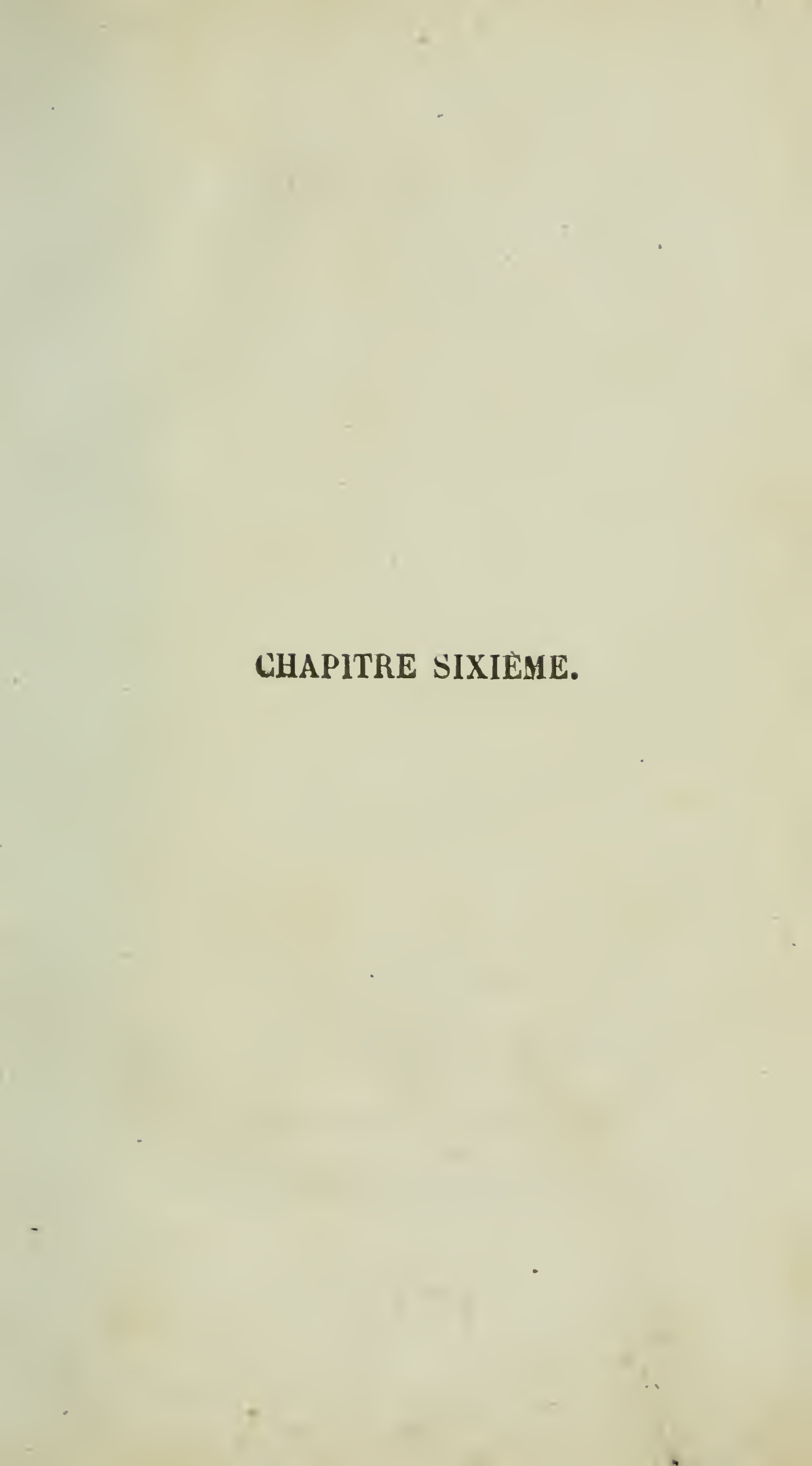
—Je le connais, oui madame.

— Tu sais où le trouver?

— Je m'en doute.

— Eh bien ! va le chercher et introduis-le ici par les escaliers dérobés et par les couloirs secrets, de façon à ce qu'aucun des habitants du palais ne puisse le rencontrer et le reconnaître... — Va, mon enfant, et hâte-toi !..

Ninon sortit en se frottant joyeusement les mains.



CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Fleur-de-Souffre.

En entendant Eloa donner l'ordre à Ninon d'aller chercher *Fleur-de-Souffre* et de l'amener mystérieusement dans sa chambre à coucher par des couloirs se-

crets et par des escaliers dérobés, — en voyant la soubrette sortir joyeuse et se frottant les mains, certains de nos lecteurs, nous en avons la certitude, se livrent à des suppositions malveillantes et soupçonnent la triste reine de songer à une de ces vengeances immédiates que toute jolie femme a sous la main quand il s'agit d'infliger la peine du talion à un époux infidèle.

Une telle accusation semble plausible au premier abord, mais elle n'en est pas moins calomnieuse — Nous allons le prouver.

Fleur-de-Souffre était le plus joli, le plus spirituel et peut-être le plus perverti de tous les diablotins de l'enfer.

Eloa, quoiqu'elle ne se fît aucune illusion sur le compte du jeune drôle, le protégeait et ressentait pour lui cette tendresse quasi-maternelle que les femmes vertueuses éprouvent assez souvent pour de fort méchants sujets, quand ces méchants sujets sont charmants...

Fleur-de-Souffre, de son côté, vouait à la reine un dévouement à toute

épreuve, mélangé peut-être d'un peu d'amour.

Il n'obéissait qu'à elle seule, et, insoumis pour Satan lui-même, il était prêt sans cesse à se plier aux moindres volontés d'Eloa.

Toutes les fois que celle-ci, dans l'un de ses fréquents accès de jalousie, avait fait suivre et surveiller le Diable, c'est toujours Fleur-de-Souffre qui s'était chargé de cette mission délicate et périlleuse.

Plus d'une fois, surpris en flagrant délit d'espionnage par l'irascible monarque, il avait subi sans se plaindre de rigoureuses corrections...

Ceci ne l'empêchait point d'être prêt à recommencer.

Blond et rose, joli comme une femme, Fleur-de-Souffre ne semblait pas âgé de plus de seize ou dix-sept ans. — Il n'en avait à la vérité que trois mille, ce qui est l'extrême jeunesse pour un diablotin...

Il était un peu l'amant de toutes les filles du palais, et Ninon savait d'autant mieux où le trouver qu'elle le cachait en ce moment dans sa propre chambre.

Au bout de moins d'une demi-heure, la caméiste rentrait chez la reine.

— Fleur-de-Souffre est dans l'antichambre, — dit-elle, — il attend les ordres de Votre Majesté...

— Introduis-le bien vite, — répondit Eloa, — et laisse-moi seule avec lui.

Le diablotin, à peine entré, mit un genou en terre devant sa souveraine, et, gracieux comme *Chérubin* auprès de la *comtesse Rosine*, il lui baisa bien tendrement et bien respectueusement la main.

— J'ai besoin de toi, mon enfant, — murmura la reine.

— Quel bonheur !.. — s'écria Fleur-de-Souffre avec enthousiasme.

— Ainsi, tu es prêt à me servir ?..

— Ah ! madame, je consentirais de grand cœur à passer dix mille ans dans un lac de feu, rien que pour entendre Votre Majesté me dire de sa voix si douce : *J'ai besoin de toi*!..

— Tu as cependant été cruellement châtié par le roi, lors des dernières preuves de dévouement que tu m'as données !..

— Qu'importe, madame ? — je souffrais pour vous et j'étais heureux.

— Songe qu'il s'agit aujourd'hui en-

core de remplir une mission du même genre... et que, si tu te laisses surprendre, mon mari se montrera d'autant plus sévère que tu seras en récidive...

— Je redoublerai de zèle et d'adresse, et si je suis pris, quoi qu'il arrive, je m'en consolerai sans peine...

— Fleur-de-Souffre, je te récompenserai royalement.

— Si Votre Majesté me parle de récompense, elle va me gâter mon plaisir !..

— Eh bien! je ne te parlerai que de ma reconnaissance...

— Votre Majesté reconnaissante envers un malheureux diablotin comme moi!! — s'écria Fleur-de-Souffre, — c'est trop, c'est cent fois trop!.. — Enfin, madame, que faut-il faire?

— Lis cette lettre.

Eloa tendit à son dévoué serviteur le billet de Rosalinde.

— Comprends-tu? — demanda-t-elle quand il eut achevé.

— Je comprends que Votre Majesté veut connaître ce qui se passera au rendez-vous de la nuit prochaine?

— Oui,— et comme l'ordre souverain du maître me défend de quitter l'enfer, ne fût-ce qu'une heure, et d'aller sur la terre, je ne puis être instruite que par toi...

— Eh bien! que Votre Majesté soit tranquille, elle saura tout.

— Tu seras cette nuit dans la maison de l'indigne rivale que le roi me donne?

— J'y serai, madame.

— Comment feras-tu pour t'introduire?..

— Je l'ignore, madame, — mais je réussirai.

Eloa prit dans une coupe d'Onyx un petit sifflet d'or.

— Tiens, — dit-elle au diablotin, — garde ceci avec soin..

— Qu'en ferais-je, madame ?

— Au moment précis où mon mari consommera son infidélité, — (tu m'entends et tu me comprends, n'est-ce pas?) — à ce moment précis, tu approcheras ce sifflet magique de tes lèvres et tu en tireras un son aigu qui montera jusqu'à moi..

— Votre Majesté daigne-t-elle me permettre de lui adresser une question?

— Certes ! et je te promets de te répondre.

— Eh ! bien, madame qu'arrivera-t-il alors ?

— Un coup de foudre, — (car j'ai ma foudre aussi, moi !.) — frappera ma rivale dans les bras de son amant..

Fleur-de-Souffre prit un air joyeux.

— Admirable !! — s'écria-t-il. — Mais le roi ?. — Votre Majesté ne punira-t-elle point le roi ?

— Eh ! que puis-je contre lui ? — N'est-il pas immortel ainsi que moi.. — et d'ailleurs, si sa vie était entre mes mains, je la respecterais, je le jure ! ! — quelque soit sa conduite infâme, et si juste que soit ma colère.. je l'ai aimé, hélas ! et je sens bien que je l'aime encore...

Fleur-de-Souffre baissa la tête.

Ce diablotin souffrait véritablement lorsqu'il entendait la reine parler de son amour pour le roi.

Pourquoi cela ?

Demandez à Chérubin..

Lui aussi, — pauvre Chérubin! — il détestait cordialement les tendresses de Rosine pour le comte Almaviva !

Fleur-de-Souffre baisa une dernière fois la belle main blanche et fine de madame Satan,—il sortit de l'appartement, puis du palais,— et, déployant les deux jolies ailes d'un jaune pâle qui lui avaient valu son nom, il prit le chemin de la terre.

§

Mademoiselle Rosalinde, jouant en chef et sans partage l'emploi des *Colombines* à la Comédie italienne, était, je vous l'affirme, une très-adorable personne.

Figurez-vous une femme de ving-cinq à vingt-six ans, plutôt grande que petite, avec une tournure tout à la fois espagnole et parisienne, c'est-à-dire

réunissant la grâce voluptueuse et la grâce piquante...

Figurez-vous un visage en même temps correct et coquet, plutôt joli que beau cependant, éclairé par de grands yeux bleus sous des sourcils noirs, et illuminé par une bouche rieuse et moqueuse ayant des sourires lascifs à damner Saint-Antoine et des rires éclatants et railleurs à déconcerter un encyclopédiste et un diplomate...

Figurez-vous une taille assez mince pour tenir dans les dix doigts, s'as-

seyant sur des hanches largement développées; — un buste aux contours fermes et délicats; — ces épaules plantureuses, cette gorge provocante et facilement dévoilée, ces beaux bras de marbre blanc, timbrés de fossettes, que le galant dix-huitième siècle savait si bien apprécier et que Boucher savait si bien peindre...

Figurez-vous enfin la jambe de la Diane chasseresse et le pied de Cendrillon, et vous aurez sous les yeux un portrait parfaitement exact de mademoi-

selle Rosalinde, qui tournait toutes les têtes de la cour et de la ville.

Quant au moral de l'intéress ante comédienne, nous en parlerons peu.

La vanité, l'esprit de calcul, et l'avarice unie à l'ostentation, composaient le fond de son caractère.

Que dirons-nous de son cœur?

Pas un mot, — et pour cause.

Où il n'y a rien. le romancier perd ses droits !.

Comment mademoiselle Rosalinde avait-elle fait la connaissance du terrible monarque caché sous le pseudonyme de : *Vicomte Lucifer de Satanas* ?

C'est bien simple.

Le Diable (qui de tout temps fut un amateur assidu et éclairé des spectacles), — assistait à la première représentation de l'arlequinade servant aux

débuts de la Rosalinde à la Comédie Italienne.

Il éprouva tout aussitôt pour la comédienne un violent caprice, et, n'ayant personne qui pût le présenter à elle, il prit le parti de se présenter lui-même.

En conséquence il écrivit séance tenante un billet par lequel il demandait une entrevue.

Ce billet écrit, la cire manquait pour le cacheter.

Satan détacha l'épingle de son jabot et s'en servit pour fermer sa lettre.

Le diamant de cette épingle valait une dizaine de mille livres.

Une ouvreuse se chargea du message.

Peut-être nos lecteurs trouvent-ils, et non sans raison, que messire Satan agissait tout à fait comme un simple mortel.

Rien n'est plus vrai, — et nous ajou-

terons que, de sa part, rien n'était plus logique.

Ce n'est point en sa qualité de roi des enfers que le diable voulait et pouvait plaire et séduire.

Il lui fallait, pour avoir des chances de succès, s'envelopper de l'incognito le plus absolu.

Jupiter, de mythologique mémoire, se dépouillait de sa foudre et de ses rayons quand il faisait la cour aux filles de la terre. — Or, Jupiter n'était autre

que Satan lui-même. — Qui ne sais cela?

Revenons à la Comédie italienne.

Rosalinde trouva fort éloquente la prose d'un gentilhomme qui fermait ses lettres avec des diamants de dix mille livres, et naturellement elle eut le désir d'entretenir avec lui des relations qui s'annonçaient dans de si bon termes.

Elle lui fit donc répondre sans retard qu'il pouvait se présenter à son petit

hôlel de la rue de la Cerisaie et qu'il serait le bien-venu.

Le diable, pendant quelques jours, multiplia ses visites sans avancer beaucoup vers le résultat qu'il convoitait.

Rosalinde jouait les *Colombines* au théâtre et la *vertu* à la ville.

Dans l'un comme dans l'autre rôle elle se montrait de première force.

Elle tenait la dragée haute à son ado-

rateur, afin d'obtenir de lui de meilleures conditions lorsqu'elle se déciderait enfin à *capituler*. — Nous reproduisons à dessein une des expressions de sa lettre.

D'ailleurs elle avait en ce moment une très forte *tocade* (comme on dit aujourd'hui en argot de coulisses) pour l'*arlequin* de la comédie.

Presque chaque soir elle soupait en

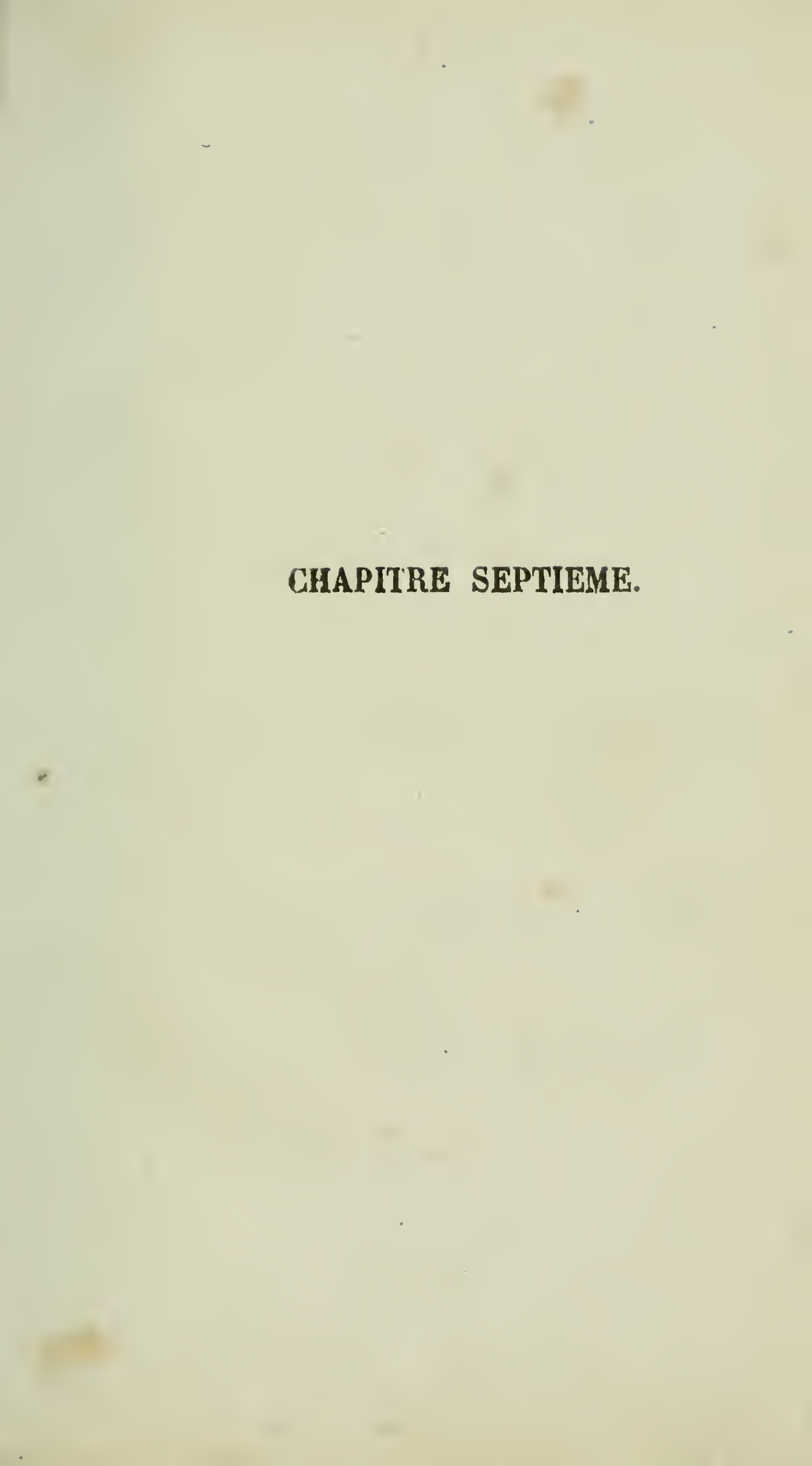
sa compagnie et ne le renvoyait qu'au matin.

Le Diable prenait patience de son mieux, en courant à droite et à gauche d'assez faciles amours.

Enfin Rosalinde supposa qu'elle avait fait attendre monsieur le vicomte de Satanas assez longtemps pour être sûre de se voir accorder tout ce qu'elle lui demanderait, et elle écrivit la lettre que nous connaissons, — et que, grâce à Ninon, Eloa connaissait aussi.

Nous allons conduire nos lecteurs à l'hôtel de Rosalinde pendant la nuit du rendez-vous.





CHAPITRE SEPTIEME.

VII.

Une bonne fortune du diable.

Le chevalier Lucifer de Satanas s'était montré magnifique. ainsi qu'il convenait à un seigneur de si haut parage.

Dans l'après-midi, Rosalinde avait vu arriver des valets de pied portant de grands coffres remplis d'une argenterie si belle et si bien ciselée qu'elle éclipsait absolument le fameux service donné par Louis XV à la comtesse Dubarry.

Aussitôt après, quatre chevaux soupe-de-lait, exécutant force courbettes sur les pavés de la cour et difficilement contenus par un gros cocher à trogne rouge, poudré et galonné, avaient annoncé la présence du carosse amarante.

Sur les panneaux de ce carosse mer-

veilleux, des incrustations d'argent et d'or traçaient les chiffres de Rosalinde au milieu de lacs d'amour.

Les roues étaient ferrées en argent.

Trois gigantesques laquais et un heïduque colossal accompagnaient ce présent digne d'être offert à une reine.

La comédienne achevait à peine de formuler son admiration, lorsqu'un négrillon, haut de deux pieds et demi tout au plus, et vêtu de drap d'or, lui

vint remettre un portefeuille de satin blanc enfermé dans un étui de bois de sandal.

Rosalinde ouvrit avec empressement ce portefeuille.

Il contenait, non point vingt-cinq mille livres en billets de caisse, mais bien cinquante mille.

— Foi de jolie fille, — s'écria la jeune femme enthousiasmée, — le vicomte est un gentilhomme qui sait vivre!.. — Le prince de Soubise lui-même ne serait

pas plus généreux! — Si je manquais à lui témoigner une reconnaissance sans limites, je serais la plus ingrate créature de la terre! — Ah! mes bonnes amies vont maigrir de jalousie et de dépit!.. — Quel bonheur!..

A minuit moins quelques minutes, le vicomte Lucifer de Satanas se fit annoncer.

Rosalinde l'attendait, vêtue encore du costume avec lequel elle venait de jouer *Colombine*.

Cet admirable costume consistait en une robe d'un rose pâle, qui n'avait presque pas de corsage et presque pas de jupe.

A la grande joie des habitués de la Comédie italienne, la tailleuse bien inspirée avait économisé l'étoffe au profit de la chair, — une chair splendide, si blanche et si rose que l'œil distinguait à peine l'endroit où commençait l'épaule, où finissait l'étoffe.

Les pieds charmants de la comé-

dienne se jouaient dans de petites babouches turques constellées de paillettes d'or.

A peine le Diable franchissait-il le seuil du salon que Rosalinde quitta le sopha sur lequel elle était à demi-couchée et vint se jeter à son cou...

Puis, presqu'aussitôt, avec un mouvement de pudeur si parfaitement bien imité que Satanas lui-même en fut presque dupe, elle se recula en baissant la tête d'un air confus, et en murmurant : —

— Ah ! vicomte... cher vicomte... qu'allez-vous penser de moi...

— Je vais penser que vous êtes aussi bonne que ravissante et que je suis le plus heureux des hommes.

— Vous m'aimez donc véritablement, vicomte ?

— Quelle question ! — Vous aimer ne serait rien !.. je vous idolâtre... et je saurai vous le prouver !.. — Je veux faire de vous la plus riche et la plus

enviée des femmes. . comme vous en êtes déjà la plus belle...

— Ah! vicomte, que vous parlez d'un joli style et que vous connaissez bien mon cœur! — Quand vous dites de ces choses-là je ne me lasserais jamais de vous entendre!..

— Chère Rosalinde, avez-vous reçu les bagatelles qui m'ont précédé céans?

— Peste! des bagatelles!! — Cher

vicomte, appelez-vous ainsi les présents les plus magnifiques!..

— C'est fort peu de chose... — mais il faut m'excuser, ma toute charmante... — le temps me manquait... — Songez que votre lettre m'est arrivée hier seulement... — Je prendrai ma revanche et je m'engage à faire beaucoup mieux que cela... — Vous y pouvez compter, ma mie..

— Ah! çà, vicomte, vous êtes donc bien riche?..

— J'ai quelque aisance.

— Qu'entendez-vous par là ? — Les dépenses que je vous vois faire supposent des revenus énormes...

— Ne vous inquiétez pas du chiffre de ma fortune... — Contentez-vous de savoir qne cette fortune est suffisante pour me permettre de satisfaire toutes vos fantaisies et tous vos caprices.

— Tous !!

— Oui, — tous.

— Vicomte, je vous préviens que j'en ai beaucoup...

— Ayez-en plus encore.

— Mais, si je vous ruine?..

Le Diable sourit.

— Soyez sans inquiétude à cet égard, — répondit-il, — j'ai plusieurs héritages en expectative. — Vous auriez beau me ruiner, je ne me trouverais pas pour cela dans l'embarras...

Rosalinde rayonnait.

— En vérité, — se disait-elle, — c'est le Pactole que ce vicomte!.. — c'est une tranche du Pérou!.. — c'est une mine d'or!.. — Oh! que bénie soit mon étoile qui m'a procuré cette bonne fortune!..

Une porte s'ouvrit et l'un des grands laquais envoyés par le Diable avec le carrosse, annonça d'une voix retentissante :

— Le souper de madame est servi sur table...

Le vicomte offrit sa main à la maîtresse du logis et tous les deux passèrent dans la salle à manger.

Nous les y rejoindrons dans un instant, mais il faut, pendant une ou deux secondes, nous attarder dans le salon.

L'un des principaux ornements de ce salon était une immense glace mobile,

de forme ovale, dans un cadre miraculeusement sculpté.

Deux nègres de bois d'ébène, ayant des lèvres de corail, des yeux d'émail et des colliers de perles, et portant un diadème et une ceinture de plumes dorées, soutenaient cette glace devant laquelle la Rosalinde essayait ses costumes de théâtre et répétait ses pas, car l'emploi des *Colombines* exigeait non-seulement une comédienne, mais une danseuse.

Oh ! prodige !!

A peine la porte venait-elle de se refermer derrière le Diable et sa future maîtresse, qu'un des nègres remua la tête... puis un bras... puis le corps tout entier...

Un nègre de bois, est-ce possible? — est-ce croyable?

Possible et croyable, oui, quand on saura que ce nègre n'était autre que Fleur-de-Souffre, déguisé en statue et s'acquittant de son rôle avec la plus consciencieuse immobilité.

Aucun meilleur moyen d'exécuter son occulte surveillance dans l'hôtel de la comédienne ne s'étant offert à l'imagination du diablotin, il avait adopté celui-là, qui d'ailleurs en valait bien un autre.

Le salon se trouvant placé entre la salle à manger et la chambre à coucher, Fleur-de-Souffre pouvait apercevoir ce qui se passait dans l'une et dans l'autre de ces deux pièces.

Il cachait dans le creux de sa main

droite le petit sifflet d'or donné par Eloa, et qui devait attirer la foudre sur la tête de la malheureuse et peu innocente Rosalinde...

8

L'argenterie offerte par le vicomte étalait ses splendeurs sur la table de la comédienne...

Le cuisinier ayant mis un louable

amour-propre à se surpasser lui-même, le souper offrait d'incomparables merveilles culinaires...

Les vins les plus exquis scintillaient comme des rubis, comme des topazes et comme de l'ambre liquide, dans de grands carafons en verre de Bohême.

Ces recherches de toutes sortes flattaient la sensualité de messire Satan, fort enclin à la gourmandise, — comme aussi aux autres péchés capitaux.

Le souper fut gai tout d'abord.

Monsieur le vicomte Lucifer était en verve bachique et galante, et Rosalinde se montrait d'autant moins disposée à la pruderie, que son convive, entre deux baisers, tirait de ses poches inépuisables des colliers et des bracelets de diamants, et les attachait aux poignets et au cou de la comédienne.

Bientôt Rosalinde quitta son siége pour venir s'asseoir sur les genoux du Diable; — tous deux n'eurent plus qu'une assiette et qu'un verre et la conversation prit une allure tellement lancée qu'il nous est impossible de la sui-

vre dans le dangereux sentier où elle s'engagea.

Pour achever de tourner la tête du vicomte, en déployant tous ses avantages et tous ses talents, Rosalinde chanta d'une façon délicieuse quelques couplets libertins et dégazés de Collé.

Quand elle eut chanté, elle dansa, et jamais bayadère orientale ne déploya plus de souplesse lascive et ne réalisa de plus voluptueuses et provoquantes attitudes.

Bref, avant deux heures du matin, les vins d'Espagne, les chansons, les danses et les appâts de la syrène avaient grisé parfaitement messire Satan, tout diable et tout monarque qu'il fût.

— Par la morbleu, ma toute adorable!! — s'écria-t-il d'une voix un peu moins ferme que de coutume — je vous somme de tenir votre parole sans plus de retard!

— De quelle parole parlez-vous, vicomte? — demanda Rosalinde.

— De celle qui concerne l'un des articles de la capitulation offerte par vous et acceptée par moi... mon idole...

— Rappelez-moi cet article, vicomte... — fit la danseuse qui s'en souvenait à merveille...

— Le voici... — je cite de mémoire, ayant laissé votre délicieux billet dans la poche de l'habit que je portais hier... — *Article 2. — Monsieur Le vicomte de Satanas ne sera point mis impitoyablement à la porte après souper, et l'on verra ce*

que mademoiselle Rosalinde se décidera à faire pour lui. » — Est-ce exact?

— Oh! parfaitement exact!

— Vous ne niez point votre signature?

— Je vous jure que je n'en ai nul envie...

Ces mots furent accompagnées d'un

regard auquel le chaste Joseph lui-même aurait succombé, si madame Putiphar avait eu des yeux aussi doux que ceux de Rosalinde.

Le vicomte de Satanas se leva, s'approcha de la comédienne en titubant légèrement et lui passa le bras autour de la taille.

— Eh! bien, ma houri — demanda-t-il — le moment n'est-il pas venu de mettre à exécution l'article 2, ce fameux article 2?...

Rosalinde fit une révérence et répondit :

— Je suis à vos ordres, mon cher vicomte... ordonnez.

— Eh! bien j'ordonne...

— Chut!! — murmura la comédienne en souriant et en mettant un doigt sur la bouche du diable — taisez-vous!! — il y a des choses qui doivent se faire, mais ne pas se dire... — Venez au salon.

— Est-ce le chemin de votre chambre à coucher ?

— Oui.

— Dans ce cas, allons au salon... en attendant mieux.

Rosalinde ouvrit la porte et fit passer le diable devant elle.

Fleur-de-Souffre avait déjà repris son immobilité de statue, et l'œil le plus habile n'aurait point su distinguer le dia-

blotin de chair et d'os du négrillon de bois sculpté.

Rosalinde conduisit le diable auprès d'un sopha.

— Cher vicomte — lui dit-elle — vous allez vous asseoir et m'attendre...

— Pourquoi pas vous suivre?

— Parce que je vais faire ma toilette de nuit...

— C'est une mauvaise raison!...

— Elle me paraît excellente, à moi...

— Cependant, si je voulais absolument.

— N'oubliez point, vicomte, que vous n'avez pas encore le droit de commander ici...

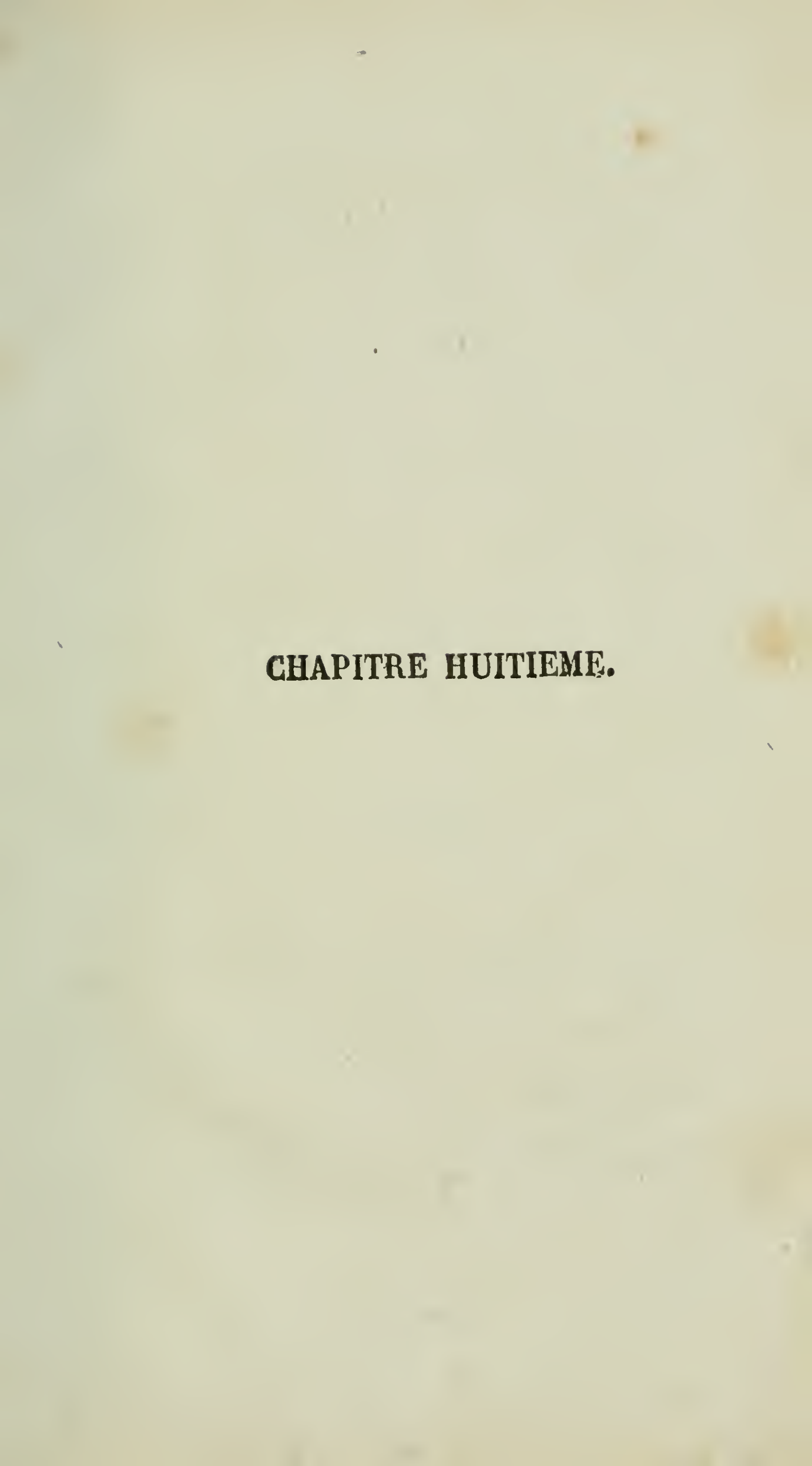
— C'est trop juste, hélas! — mais ce droit, je l'aurais bientôt... — et j'en userai... —Enfin, serez-vous longtemps absente?

— Cinq minutes à peine.

— Et, ensuite?

— Dame ! ensuite... nous verrons...

Rosalinde entra dans sa chambre à coucher et, de crainte de surprise, poussa le verrou.



CHAPITRE HUITIEME.

VIII

Catastrophe.

Pendant les cinq minutes qui suivirent la disparition de mademoiselle Rosalinde, le diable s'absorba dans une de ces rêveries un peu plus qu'anacréonti-

ques qu'il se fait un malin plaisir d'envoyer aux hommes lorsqu'il veut les induire à pêcher contre le sixième commandement.

A coup sûr le volage mari ne se souvenait même point, à cette heure, que la pauvre Eloa l'attendait en enfer.

Enfin, la cinquième minute s'étan écoulée, on entendit le petit bruit sec du verrou mignon.—La comédienne ouvrit la porte et parut sur le seuil.

Elle avait remplacé sa folle toilette de

théâtre par un long peignoir blanc d'une mousseline transparente comme un nuage, qui trahissait fort indiscrètement les appas qu'elle avait mission de cacher.

Dans ce peignoir presque diaphane Rosalinde était si vertigineusement séduisante que messire Satan— (lequel cependant devrait être quelque peu blâsé depuis le temps d'Eve la blonde)—poussa un cri d'admiration, et que Fleur-de-Souffre se sentit ému.

— La ville assiégée se rend à discré-

tion... — dit la comédienne en accompagnant ces paroles d'une œillade plus incendiaire encore que toutes celles qui l'avaient précédées — venez, irrésistible vainqueur...

Le Diable s'élança.

Fleur-de-Souffre — fidèle à sa consigne — approcha de ses lèvres le sifflet d'or, et se tint prêt à faire entendre le signal qui devait appeler la foudre.

Mais la bonne étoile de Rosalinde

avait décidé que le tonnerre infernal ne gronderait pas cette nuit-là ..

La scène que nous racontons devait tourner à la comédie et non point au drame.

Le Diable, tout bouillant de désirs, allait se précipiter dans cette chambre coquette et parfumée que les voluptés habitaient...

Au moment où il en touchait le seuil, il se sentit rejeté en arrière par un obstacle invisible, mais insurmontable.

A trois reprises il renouvela sa tentative, sans obtenir un meilleur succès.

Que se passait-il donc, — se demanda-t-il — et quelle puissance plus forte que la sienne se plaçait ainsi entre lui et le but si impatiemment convoité?

Rosalinde ne comprenait rien à ces impétueux élans et à ces soudaines reculades.

— Eh! bien, vicomte — demanda-t-elle, — pourquoi donc n'entrez-vous

point, et que signifie cette danse inconnue que vous exécutez devant ma porte?

Satan ne put répondre, et pour cause, — il n'en savait pas plus long que Rosalinde elle-même au sujet de sa mésaventure...

Mais il voulait savoir!...

Il se rapprocha pour la quatrième fois de ce seuil infranchissable, et, avançant sa tête avec précaution, il examina d'un regard soupçonneux l'intérieur de la chambre, tendue en satin de Chine

et capitonnée par la main d'un tapissier artiste.

Quelques toiles mythologiques de Boucher — quelques pastorales galantes de Watteau, — se suspendaient de distance en distance le long des murailles.

D'abord le vicomte n'aperçut rien de suspect.

De petits cupidons dorés soutenaient la tenture vaporeuse d'un lit non moins doré, dont les supports figuraient aussi des amours.

Rien de plus naturel dans la chambre d'une comédienne.

Le diable poursuivait son exploration tandis que Rosalinde, stupéfaite, le regardait faire.

Soudain, il tressaillit.

Il venait d'apercevoir, dans un petit vase du Japon posé sur une console, un rameau de buis à demi desséché.

— Ma tourterelle — demanda-t-il en

désignant ce rameau du bout du doigt — qu'est-ce que cela, je vous prie?

— Cela — répondit-elle — c'est du buis des dernières Pâques.

Satan frissonna de la tête aux pieds.

Rosalinde, — comme la plupart de ses collègues en galanterie qui ne croyent à rien et n'ont dans la tête ou dans le cœur aucune idée religieuse, — possédait cependant un certain nombre de superstitions irraisonnées et inconsé-

quentes qu'elle aurait été fort embarrassée d'expliquer elle-même.

Ainsi, par exemple, lorsqu'elle rencontrait un convoi funèbre elle faisait le signe de la croix, sans se rendre compte du sens symbolique de ce signe admirable et sacré.

Elle observait le maigre du Vendredi saint, tout en ignorant les souvenirs impérissables de sacrifice et de rédemption qui se rattachent à ce jour.

Enfin, et sans se douter de ce que rap-

pelle au monde chrétien la solennité du dimanche des Rameaux, elle plaçait chaque année dans sa chambre une branche de buis bénit.

Nous devons ajouter que les trois quarts au moins des pécheresses du Paris moderne se trouvent exactement dans le même cas que mademoiselle Rosalinde et agissent de la même façon.

— Mon idole, — reprit le diable d'une voix mal assurée, — ôtez cela... ôtez cela, je vous en prie...

— Mon rameau ?.

— Oui, ma belle amie... et faites vite, si vous avez quelque désir de m'être agréable...

— Ah ! ça, vicomte, vous êtes fou ! ! — en quoi vous déplaît la présence de ce buis bénit dans ma chambre ?..

En entendant Rosalinde prononcer le mot : *bénit*, Satan frissonna de nouveau.

— C'est absurde, je le sais bien, —

répondit-il, — mais que voulez-vous ?..
c'est une insurmontable faiblesse.. — la
seule vue d'une branche de buis me fait
tomber en pamoison, et je n'entrerai
point tant que vous n'aurez pas sup-
primé celle-ci...

— Étrange faiblesse, en effet !. — ré-
pliqua Rosalinde, — mais enfin, puis-
que vous paraissez le désirer si fort, je
vais vous satisfaire...

Elle prit le rameau dans le vase du
Japon et se dirigea vers la porte du sa-
lon.

Messire Satanas recula avec une terreur manifeste, en s'écriant ;

— Pas de mon côté, ma tourterelle.. — vertubleu ! pas de mon côté !.

Rosalinde s'arrêta.

— Ah ! ça, — dit-elle en riant, — savez-vous, vicomte, que quand bien même vous seriez le diable en personne vous n'auriez pas plus peur de ce pauvre rameau...

— Mon idole, — balbutia le prétendu

vicomte dont les dents claquaient, — ne dites pas de ces choses-là... — n'en dites jamais, pour l'amour de moi?.

— Mon Dieu, que vous êtes original!! mon Dieu ! mon Dieu !..

Le diable parut au moment de tomber en défaillance et c'est à peine s'il eut la force de murmurer :

— Ne prononcez jamais ce mot-là !. jamais, entendez-vous?. jamais !!.

— Quoi ? quel mot ? — je ne vous

comprends pas, — qu'ais-je dit qu'il ne faille pas redire ? — ne puis-je donc parler ni du bon Dieu, ni du Diable?

Les jambes de Lucifer ployaient sous lui, — il chancela:

— Bon ! — s'écria Rosalinde, — le voilà qui se trouve mal, à présent.. — il ne manquait plus que cela ! — que Dieu ait pitié de nous !

Et elle s'approcha vivement de lui, tenant toujours à la main son rameau de buis bénit

Le Diable bondit en arrière en balbutiant :

— Ne me touchez pas, Rosalinde ! !. — éloignez-vous !.. — ne me touchez pas ! !

La comédienne s'arrêta.

— Ce pauvre vicomte est tout à fait fou ! — pensa-t-elle, — mais ça m'est bien égal ! — il est assez riche pour avoir le droit de se permettre les plus grandes extravagances de la terre..

Puis, tout haut, elle reprit:

— Allons, tranquillisez-vous, — je ne vous toucherai pas et j'emporte mon rameau dans une autre pièce.. — Seulement. laissez-moi passer, monsieur le vicomte Lucifer de Satanas,..

En ce moment, un vague souvenir d'enfance lui revint à l'esprit, et elle ajouta en riant, sans se douter du sens mystique et terrible de la formule qu'elle prononçait:

— *Vade retro, Satanas* !!.

Le Diable poussa un grand cri et s'évanouit en fumée.

A peine venait-il de disparaître, à la profonde stupéfaction de Rosalinde, que la glace mobile supportée par les deux négrillons s'écroula sur le tapis, avec force tapage, et se brisa en mille éclats.

L'un de ses supports lui faisait défaut.

Fleur-de-Souffre, abandonnant le socle sur lequel il semblait scellé, gambadait follement au milieu du salon.

Ces deux coups de théâtre se succédant, — cet amant envolé, — ce nègre de bois d'ébène animé à l'improviste et pirouettant comme une toupie, — tout ce merveilleux, enfin, ébranla le cerveau de la comédienne qui n'avait point l'habitude de vivre en pleine féerie ailleurs qu'au théâtre.

Elle lâcha le rameau de buis bénit qui venait de lui sauver la vie ; — elle se laissa tomber sur le sopha et elle s'évanouit.

Une idée diabolique, — (jamais l'ex-

pression n'aura été plus à propos et plus justement employée — une idée diabolique, — disons-nous, — vint à l'esprit de Fleur-de-Souffre.

— Ah ! par ma foi, — s'écria-t-il, — l'heure du berger ne sera pas, du moins, perdue pour tout le monde !.

Il prit dans ses bras Rosalinde et il franchit avec elle le seuil de la chambre à coucher, où nous ne les suivrons pas.

§

Le lendemain matin, en se réveillant, la comédienne se trouva seule.

Elle ne conservait qu'un souvenir extrêmement confus des événements de la nuit précédente.

La disparition du vicomte Lucifer et

les pirouettes du négrillon fantastique ne lui apparaissaient qu'à travers une brume, comme les événements bizarres accomplis dans les rêves.

— Le vicomte m'expliquera lui-même ce qui s'est passé.. — se dit-elle, — j'ai mal dormi sans doute et mes idées ne sont pas bien nettes... — N'y pensons plus...

Elle se leva et voulut revoir les merveilleux présents de la veille.

Hélas !!.

Les colliers et les bracelets de diamants s'étaient métamorphosés en un assemblage informe de petits morceaux de charbon exhalant une odeur sulfureuse.

Le portefeuille de satin blanc ne contenait plus que des feuilles dé papier gris.

La vaisselle d'argent était devenue terre de pipe.

Enfin une vieille barrique défoncée et quatre boucs barbus et puants, rem-

plaçaient le carrosse amarante et les chevaux soupe de lait...

Le gros cocher, les trois laquais et l'heïduque avaient disparu...

Pauvre Rosalinde ! !

Ceci ne prouve-t-il pas sans réplique qu'il ne faut jamais se donner au diable ?.

CHAPITRE NEUVIÈME.



IX.

Les Pantins de la Reine.

En regagnant la planète de Vénus, après cette nuit bien employée, Fleur-de-Souffre eut une bonne pensée.

— Les projets amoureux de Sa Majesté Satan, — se dit-il, — et sa tentative d'infidélité ont avorté complétement... — Puisqu'il me faut apprendre à la reine que son mari ne fut pas coupable, à quoi bon lui révéler en même temps les causes forcées de cette innocence?.. — A quoi bon faire pleurer ses beaux yeux, quand je puis au contraire sécher leurs larmes sans trahir la confiance que cette souveraine adorée a mise en moi?. — Les habitants de la terre ont un proverbe qui me paraît applicable à la situation ; — celui-ci : *Toute vérité n'est pas bonne à dire!*. —

En parlant, je désole la reine et j'irrite le roi.. — En me taisant, au contraire, ou du moins en présentant les faits d'une certaine façon que je vois d'ici, je sers à la fois les intérêts de tous les deux et je mérite bien de l'un et de l'autre...
— N'hésitons pas !!.

Une fois son parti pris dans le sens que nous venons d'indiquer, Fleur-de-Souffre se présenta au palais et fut introduit par Ninon auprès d'Eloa.

— Que vas-tu m'apprendre ? — lui

demanda vivement cette dernière, — toute la nuit j'ai attendu le signal et ce signal n'est point venu.. — Dois-je en conclure qu'il t'a été impossible de t'introduire dans la maison de cette Rosalinde, ou que tu t'es laissé surprendre par le roi?.. — laquelle de ces deux suppositions est la mieux fondée ?.

— Ni l'une ni l'autre ne se rapprochent de la vérité, madame.. — répondit Fleur de-Souffre.

— Eh ! quoi, mon mari n'est-il donc point allé au rendez-vous ?

— Il y est allé..

— Eh ! bien ? ?.

— Mais, madame,—poursuivit Fleur-de-Souffre, — les intentions du roi, en sollicitant de la comédienne une entrevue, n'étaient pas celles que Votre Majesté croyait deviner...

— Explique-toi.. — que voulait mon mari à cette fille ?

— Sa Majesté le roi aime passionnément le spectacle et raffolle de l'art

dramatique, il songe à introduire dans ses états des divertissements scéniques, pour ses plaisirs et ceux de Votre Majesté, et il se proposait de consulter mademoiselle Rosalinde, sur les moyens de se composer une bonne troupe de comédiens.

— Et voilà tout ?

— Exactement tout.

— Me dis-tu bien la vérité, Fleur-de-Souffre ?. ne me caches-tu rien ?

— Je me flattais de l'espoir que Votre

Majesté daignait reconnaître mon dévouement...

— Tu as raison.. — j'aurais tort de douter de ta franchise. — Et qu'a répondu mademoiselle Rosalinde?

— Rien de bon. — Elle s'était mis sottement en tête que le roi se voulait inscrire sur la liste de ses adorateurs, et quand il lui parlait *théâtre*, elle lui répondait *amour* ...

— Et mon mari n'a point succombé aux séductions de cette intrigante?..

— Vous en avez la preuve, madame, puisque le coup de sifflet n'a pas retenti..

— Elle est jolie, cependant ?.

— Charmante... — Mais mille fois moins belle que Votre Majesté !

Eloa rougit.

— Ne me parle jamais de ma beauté.. — dit-elle, — c'est à mon mari, et à lui seul, que je désire paraître belle...

— Que Votre Majesté me pardonne.. — Mes lèvres ont obéi à l'entraînement de mon cœur...

Eloa rougit de nouveau et elle murmura d'une voix brève, mais sans colère :

— En voilà assez, en voilà trop, Fleur-de-Souffre.. — Je ne dois pas et je ne veux pas en entendre davantage à ce sujet...

Le diablotin s'inclina respectueusement.

La reine reprit :

— Je suis reconnaissante du service que tu viens de me rendre, et tu m'as remplie de joie en justifiant à mes yeux mon mari... — Va, mon enfant, je ne t'offre aucune récompense, mais, le jour où tu aurais besoin de ma protection, sois certain qu'elle ne te manquera pas.

Fleur-de-Souffre baisa la main de madame Satan et sortit.

Ninon, qui l'attendait dans l'anticham-

bre, le questionna sans pouvoir tirer de lui un seul mot. — Il était silencieux et triste. — Il avait le remords de sa bonne action ! —

Eloa, restée seule, se livra à un interminable monologue qui peut se résumer en ces quelques lignes :

— Mon mari s'ennuie et va chercher des distractions sur la terre. — Pour le retenir auprès de moi il faudrait lui donner ici les distractions qu'il aime... Mais comment m'y prendre ?

Elle réfléchit jusqu'au soir, puis, tout à coup, elle s'écria comme Archimède :

— J'ai trouvé !..

Seulement elle ne le dit pas en grec.

Elle envoya chercher aussitôt un vieux magicien récemment arrivé en enfer après avoir été brûlé vif ici-bas pour ses maléfices et sortiléges.

Elle causa longuement avec lui, et quand il la quitta elle semblait enchantée de sa science et de ses promesses.

Quelques jours se passèrent sans qu'on entendît parler du magicien.

Puis, un matin, il reparut au palais, escorté de deux damnés de bas étage portant sur leurs épaules une immense caisse qui semblait très-lourde.

Lui-même tenait à la main deux lunettes d'or et de cristal de roche, enfermées dans des écrins de velours écarlate.

La grande caisse, toujours accom-

pagnée par le magicien, fut déposée dans les appartements de la reine.

— Sage vieillard, — lui demanda Eloa, — avez-vous réussi ?

— Je le crois, madame, et je viens soumettre à Votre Majesté les résultats de mon travail...

Sur un signe de la reine tout le monde sortit, la laissant seule avec le nécromant.

Leur tête-à-tête dura deux heures.

Au bout de ce temps Eloa envoya Ninon de Lenclos prévenir le roi qu'elle le priait de vouloir bien passer chez elle.

Messire Satanas accourut.

Depuis sa déconvenue terrestre, il faisait profession de galanterie vis-à-vis de sa femme et prévenait ses moindres désirs.

Ce n'est pas seulement en enfer qu'on trouve des maris de cette trempe.

Nous en connaissons plusieurs, à

Paris, qui, lorsqu'ils échouent au-dehors, deviennent de véritables tourtereaux dans leur intérieur et roucoulent d'une façon charmante, — jusqu'à leur première tentative d'infidélité.

— Vous m'avez appelé, chère Elo a — dit-il, — me voici.

— Mon ami, — répliqua la reine avec un sourire, — je vous ménage une surprise.

— Préparée par vous, elle ne saurait

être que charmante !.. — De quoi s'agit-il ?

— De ceci.

Eloa prit son mari par la main et le conduisit devant une table ronde, couverte d'une quantité véritablement infinie de petites figures exécutées avec un art prodigieux et représentant des hommes et des femmes de tous les âges, portant les costumes de toutes les professions et de tous les pays du monde.

Le créateur de ces innombrables

poupées avait fait preuve dans leur confection d'un merveilleux talent. — Ce n'étaient point là d'informes figurines grossièrement taillées dans un morceau de bois et enluminées de couleurs vives et crues, — c'étaient de véritables personnages en miniature, dont les visages exprimaient un sentiment ou une passion, et dont les yeux semblaient vivants.

— Ah! çà, — s'écria le Diable, — ou je me trompe fort, ou toutes ces petites bonnes gens sont des marionnettes!..

— Vous ne vous trompez pas.

— Et qu'en voulez-vous faire, chère amie ?

— Je sais que vous aimez le spectacle, — répondit Eloa, — et je veux vous donner la comédie...

— Avec les fantoccini que voilà?

— Précisément... — Ce sont mes acteurs.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Oui, certes!

— Mais, ma belle reine, votre spectacle ressemblera beaucoup, je le crains, à ces exhibitions foraines où l'on me met irrévérencieusement en scène avec polichinelle et le commissaire!..

— Que voulez-vous, mon ami! je ne puis vous donner la comédie italienne.. mais je fais de mon mieux pour y suppléer.

Satan regarda Eloa afin de s'assurer si ces paroles ne cachaient point quel-

ques allusions à mademoiselle Rosalinde.

La figure souriante de la reine exprimait le calme le plus parfait.

Le Diable, rassuré, reprit :

— Mais je ne vois pas votre théâtre. — Où donc est-il?

— Vous ne tarderez pas à le connaître... — En ce moment, mon ami, veuillez me faire un plaisir...

— Je suis prêt... parlez, j'obéis.

— Choisissez, parmi les acteurs de cette troupe, ou plutôt de cette foule, un certain nombre de personnages.

— Bien volontiers, mais à quoi bon?

— Vous le saurez .. seulement, avant tout, faites ce que je vous demande.

Satan, nous l'avons dit, était d'humeur galante.

Il se plia au caprice de la reine, si absurde d'ailleurs que ce caprice lui parût, et il prit, l'un après l'autre, sur la table, plusieurs petits comédiens de bois.

Eloa les plaçait à mesure au fond d'une corbeille garnie de satin.

Dans cette corbeille furent installés successivement les marionnettes suivantes :

1o Un joli petit officier de la marine royale Française.

2° Un beau gentilhomme en costume de marquis, décoré des ordres du roi.

3° Un long et maigre personnage, portant bandeau sur l'œil, guitare en bandoulière et brette immense au côté.

4° Un personnage du même genre, non moins long, d'aspect bizarre et vêtu de rouge vif.

5° Un grand jeune homme de bonne mine, simplement mais élégamment vêtu, — le regard triste, — l'air rêveur.

6° Un autre jeune homme, basané comme un mulâtre, les traits beaux et réguliers, mais contractés par une expression haineuse et vindicative.

7° Un beau vieillard à chevelure blanche.

8° Un second vieillard, tout aussi beau et tout aussi argenté que le premier.

9° Une jeune fille à cheveux blonds.

10° Une jeune fille à cheveux fauves.

11° Une jeune fille à cheveux noirs.

Ces trois jeunes filles, délicieusement jolies, — la troisième portant un étrange costume et tenant à la main un tambour de basque...

— En avez-vous assez ? — dit le Diable.

— Encore quelques-uns... — répondit la reine.

Satan prit alors sans compter des

poignées de figurines et les jeta dans la corbeille.

— Et maintenant, qu'allez-vous en faire ? — demanda messire Satan.

— Vous le saurez dans un instant... — Donnez-moi le bras et montons.

— Où donc?

— A la grande tour du palais.

— Quelle singulière fantaisie vous

prend de monter si haut, chère amie?..

— Ne questionnez pas, et venez.

Le Diable se résigna ; — il offrit son bras à la reine, et tous deux, suivis par le magicien tenant les lunettes dans leurs étuis de velours, et par Ninon et Aspasie portant la corbeille, gravirent la spirale de l'interminable escalier qui conduisait à la plate-forme d'une tour aussi haute que les sommets de l'Himalaya.

Du sommet de cette construction gi-

gantesque on dominait le monde entier, — et le globe terrestre se dessinait dans l'espace comme se dessine pour nous la lune sur le firmament bleu.

— Ouf ! — s'écria le Diable en escaladant la dernière marche.

Puis il reprit, avec un accent d'interrogation :

— Et maintenant ?..

— Maintenant, — répliqua la reine,

— vous allez voir si nos petits acteurs savent bien jouer leurs rôles...

Satan répéta la question qu'il avait déjà adressée à la reine avant de monter à la plate-forme :

— Où donc est votre théâtre ?

Eloa étendit la main vers la terre et dit :

— Le voilà...

En même temps elle prit une des marionnettes et la lança à travers l'espace. — La petite figure, au lieu de retomber, comme l'ordonnaient les immuables lois physiques, à une faible distance du pied de la tour, s'envola dans l'espace et disparut au bout de quelques secondes.

Toutes les autres eurent le même sort. — Satan assistait à cette singulière expérience et ne comprenait pas.

Quand il ne resta plus de marionnettes dans la corbeille, il s'écria :

— Voilà vos acteurs dispersés ! — Où sont-ils et comment les retrouverez-vous ?

— Ils entrent en scène... — répondit la reine.

— Ah ! bah !..

— Regardez...

En même temps elle présentait à son mari une des lunettes du magicien. — Satan l'approcha de son œil droit, — il braqua le canon du côté de la terre et il

poussa un cri de surprise! — Il voyait distinctement se mouvoir les petits personnages choisis par lui et jetés dans les airs par Eloa. — Ces personnages n'étaient plus des homoncules ou des pygmées, mais de véritables hommes et des femmes vivantes et réelles... — Et non-seulement il les voyait agir, mais encore il les entendait parler...

Ce que le Diable vit et entendit, nous allons vous le raconter.

FIN DU PROLOGUE

TABLE

des chapitres du premier volume.

PROLOGUE.

La femme de Satan.

		Pages.
CHAP.	I. Train de plaisir pour l'enfer. .	5
—	II. La légende d'Eloa.	35
—	III. Le boudoir d'Eloa.	79
—	IV. Le Diable dans son ménage. .	121
—	V. Le billet de Rosalinde.	167
—	VI. Fleur-de-Souffre	199
—	VII. Une bonne fortune du Diable.	231
—	VIII. Catastrophe.	263
—	IX. Les pantins de la Reine. . . .	291

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Argenteuil. — Imp. WORMS et Cie.







